



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



251

L A

FAUSSE AGNES,

O U

LE POETE (1730). CAMPAGNARD; COMÉDIE

EN PROSE ET EN TROIS ACTES;

Par M. DESTOUCHES.

De l'Académie Française.

NOUVELLE ÉDITION.

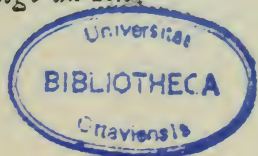


A PARIS,

chez **DE LAUNAY** pere, Quai de Gêvres, au Paradis
& à la Croix blanche.

M. D C C L X I I I.

avec Approbation & Privilège du Roi



PERSONNAGES.

LE BARON DE VIEUXBOIS.

LA BARONNE DE VIEUXBOIS.

ANGÉLIQUE, *leur fille aînée.*

BABET, *leur fille cadette.*

LÉANDRE, *Amant d'Angélique.*

Mr. DES MAZURES, *autre Amant
d'Angélique.*

L'OLIVE, *Valet de Léandre.*

LE COMTE DES GUÉRETS; *Gen-
tilhomme campagnard.*

LA COMTESSE DES GUÉRETS.

Mr. LE PRÉSIDENT.

LA PRÉSIDENTE *sa femme.*

CSP

PQ

1977

.D7F3

1763

*La Scène est en Poitou, dans le Château
du Baron.*



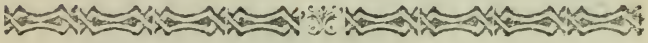
L A

FAUSSE AGNES,

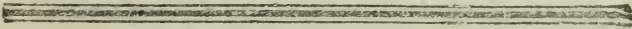
O U

LE POETE CAMPAGNARD,

COMEDIE.



A C T E P R E M I E R.



SCENE PREMIERE.

LE BARON, ANGELIQUE.

LE BARON.



H ça, ma fille, parlez-moi naturellement. Je m'apperçois depuis quelques jours que vous êtes triste & rêveuse ; sans doute que vous regrettez le séjour de Paris, où vous avez été élevée jusqu'à la mort de votre tante. Je suis charmé, je l'avoue, de l'éducation que feue ma sœur vous y a donnée ; mais je crains fort que cela ne soit cause de votre malheur : car enfin, vous êtes destinée à vivre à la campagne, & la vie qu'on y mene est bien différente de celle de Paris.

ANGELIQUE.

Hélas !

LE BARON.

Voilà un hélas qui me fait voir que j'ai deviné juste. Tu t'ennuie ici, ma pauvre enfant.

Non, mon pere, je ne m'y ennuie pas, & ce séjour auroit mille agrémens pour moi, si on m'y laissoit disposer de moi-même; mais à peine y suis-je arrivée, qu'on parle de me marier, & avec qui? Avec un provincial. Que dis-je, un provincial. . . un campagnard; & qui pis est, un campagnard bel esprit. Quel société pour une fille comme moi! élevée dans le grand monde, & accoutumée au commerce des gens de la Cour & de Paris, les plus polis & les plus spirituels!

LE BARON.

Je te le disois bien, ma pauvre fille: l'éducation qu'on t'a donnée te rendra malheureuse; tu as trop d'esprit & de perfection pour ce pays-ci.

ANGELIQUE.

Et pourquoi voulez-vous donc m'y attacher?

LE BARON.

Moi, je ne veux rien; c'est ma femme qui veut.

ANGELIQUE.

N'êtes-vous pas le maître?

LE BARON.

Oui, corbleu, je le suis.

ANGELIQUE.

Mais ma mere vous engage toujours à être de son avis.

LE BARON.

Je n'ai point de honte de l'avouer; c'est une femme d'un mérite prodigieux, d'une raison & d'un jugement au-dessus de son sexe; une femme qui m'aime à l'adoration, quoiqu'il y ait vingt-cinq ans que nous sommes mariés.

ANGELIQUE.

Ah! s'il m'étoit permis de vous parler naturellement!

LE BARON.

Eh bien, que me dirois-tu?

ANGELIQUE.

Que ma mere abuse de votre facilité.

LE BARON.

Et en quoi, s'il vous plaît?

ANGELIQUE.

En ce qu'elle vous fait rompre un mariage très-avantageux que ma tante avoit ménagé pour moi à Paris, & vous force à me faire épouser un personnage qui ne me convient en aucune façon.

LE BARON.

Corbleu, Madame votre mere a raison. Ce Léandre dont vous êtes coëffée n'est point du tout votre fait. Sera-t-il dit qu'un petit Gentilhomme qui n'a que trois cens ans de

noblesse époufera la fille du Baron de Vieuxbois ; tandis que Monsieur des Mazures , le plus bel esprit du Poitou , s'offre à vous époufer ? C'est une alliance digne de moi , de votre mere & de vous. Vous sçavez quelle est notre délicatesse sur la naissance. Il y a quatre cens ans que dans ma famille nous sommes gueux de pere en fils , pour n'avoir pas voulu nous méfallier ; & je refuserois pour mon gendre le plus riche parti de France qui ne pourroit pas me prouver que ses Ancêtres ont marché aux premieres Croisades.

ANGELIQUE.

Quel entêtement ! Le mérite se mesure-t-il à l'ancienneté des familles ? Pour moi , je pense bien différemment : je ne trouve la vraie noblesse que dans le cœur & l'esprit. D'ailleurs , Léandre est bon Gentilhomme.

LE BARON.

Vous le croyez fort noble , parce que vous l'aimez.

ANGELIQUE.

Oui , je l'aime ; je ne m'en défends point. Ma tante m'avoit prévenue en sa faveur , & il répondoit parfaitement à l'idée qu'elle m'avoit donnée de lui. Ah , mon pere ! souffrirez-vous qu'on m'arrache à ce que j'aime , pour me sacrifier à ce que je n'aimerai point ?

LE BARON.

Ne te désespere pas , mon enfant ; tu verras aujourd'hui M. des Mazures , & je te répons qu'il te charmera.

ANGELIQUE.

Et moi , je vous répons qu'il me paroîtra tel qu'il est ; c'est-à-dire le plus suffisant , le plus fat & le plus ridicule de tous les hommes.

LE BARON.

Vraiment , voilà un beau portrait que vous faites de votre futur mari. Eh , qui vous l'a dépeint de la sorte ?

ANGELIQUE.

Tous ceux qui le connoissent.

LE BARON.

Et moi , je vous dis qu'il fait l'admiration de la Province ;

ANGELIQUE.

C'est ce qui fait que je ne l'admirerai point. Si vous sçaviez la différence qu'il y a entre les beaux esprits de campagne & ceux de Paris. . . ; mais il n'est point question de cela. Généralement parlant , tout homme qui fait son capital du bel esprit a souverainement le don de me déplaire ; à plus forte raison un provincial antiché de ce ridicule.

LE BARON.

Ouais , Mademoiselle de Vieuxbois , vous êtes bien déli-

cate! Comment faut-il donc qu'un homme soit fait pour vous plaire?

ANGELIQUE.

Comme Léandre. Qu'il soit honnête homme, qu'il ait vécu dans le monde, & qu'il y ait acquis cette politesse, ces manières aisées, nobles & gracieuses, qui ne tiennent rien de la sorte présomption, du ridicule & de l'affectation de la plupart des gens de Province.

LE BARON.

Ah! si votre mere vous entendoit raisonner de la sorte...

ANGELIQUE.

Aidez-moi à la défabufer de Monsieur des Mazures. Je me jette à vos genoux pour obtenir cette grace, & je me flatte que vous ne me la refuserez pas.

LE BARON.

Je vous aime, ma fille, & je ferai de mon mieux pour que l'on ne force point vos inclinations.

ANGELIQUE.

Daignez dire quelques mots en faveur de Léandre:

LE BARON.

Mais je ne le connois que de réputation. S'il étoit ici, je soutiendrois mieux sa cause.

ANGELIQUE.

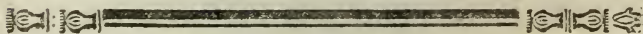
Eh bien, promettez-moi de prendre son parti, & je vous promets qu'il vous appuyera bientôt lui-même.

LE BARON.

Comment cela se peut-il, s'il est à Paris?

ANGELIQUE.

Il n'est pas si loin de nous que vous le croyez; mais je ne puis vous en dire davantage à présent. Voici ma mere.



S C E N E I I.

LE BARON, LA BARONNE, ANGELIQUE!

LA BARONNE, *tenant une Lettre à la main.*

AH, ma fille, que vous allez être heureuse! Monsieur des Mazures fera ici dans un moment. Préparez-vous à le recevoir comme un homme que nous destinons à l'honneur de vous épouser. Il me prévient sur son arrivée par une Lettre en vers que je trouve admirable. Tenez, Mademoiselle, lisez-nous cette Lettre, & apprenez-la par cœur.

Vous, Monsieur le Baron, écoutez de toutes vos oreilles;
ANGELIQUE lit.

*Pour vous voir au plutôt, cousine incomparable,
J'accours & par monts & par vaux...*

LA BARONNE.

C'estde moi qu'il parle, au moins.

ANGELIQUE.

Je le vois bien, Madame.

LA BARONNE.

Cousine incomparable ! En vérité, ce garçon-là écrit bien :

ANGELIQUE lit.

*Pour vous voir au plutôt, cousine incomparable,
J'accours & par monts & par vaux,
Brûlant d'être aux genoux du Soleil adorable
Dont la possession guérira tous mes maux.
(Faisant la révérence.)*

Est-ce vous aussi, Madame, qui êtes son soleil ?

LA BARONNE.

Non, Mademoiselle, cet aricle-là vous regarde.

ANGELIQUE.

Et de quels maux votre cousin veut-il que je le guérisse ?

LA BARONNE.

Cela est bien difficile à deviner ! Ses maux sont l'absence ; l'impatience, les inquiétudes, les peines, les tourmens de l'amour. N'est-il pas vrai, Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Cela s'entend, mamour.

ANGELIQUE.

Comment puis-je lui causer tous ces maux, puisqu'il ne m'a jamais vue ?

LA BARONNE.

Quelle absurdité pour une fille d'esprit ! Sur le récit que nous lui avons fait, il s'est formé de vous une idée charmante. Cette idée le presse, l'agite, le met tout en feu ; & quand une personne est toute en feu, vous m'avouerez qu'elle n'est pas à son aise. Je sçais ce c'est que ces états-là ; (*Regardant tendrement le Baron.*) j'y ai passé, mon cher Baron.

LE BARON l'embrassant.

Et moi aussi, mon aimable Baronne.

LA BARONNE à Angélique.

Continuez.

ANGELIQUE lit.

*L'Amour jour & nuit me lutine ;
Et m'a tout criblé de ses traits ;
Mais l'épouse qu'on me destine*

*La Fausse Agnès ,
Va me mettre à couvert de sa main assassine
Sous le retranchement de ses divins attraits.*

LA BARONNE.

Cet endroit-ci n'est pas clair ; mais c'est ce qui en fait la beauté.

LE BARON.

Assurément. Quand je lis quelque chose , & que je ne l'entends pas , je suis toujours dans l'admiration.

LA BARONNE à *Angélique*.

Achievez.

ANGÉLIQUE.

Dispensez-m'en , s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Achievez , vous dis-je. Il semble que vous ayez perdu le goût des bonnes choses.

ANGÉLIQUE *lit.*

*La charmante Angélique est si spirituelle ;
Qu'on est charmé , dit-on , de tout ce qu'elle dit ;
Ainsi , puisque l'ymen va m'unir avec elle ,
J'épouse , non un corps , mais j'épouse un esprit.*

LA BARONNE.

En vérité , voilà une pointe admirable , & je n'ai rien lu de plus fin dans le Mercure galant.

LE BARON.

Oh ! cela est divin , cela est divin !

LA BARONNE.

Je voudrois bien sçavoir si vos beaux esprits de Paris sont capables de produire d'aussi jolies choses ?

ANGÉLIQUE.

Non en vérité , Madame ; ils ont le goût trop simple pour raffiner de la sorte.

LA BARONNE.

Vous m'avouerez qu'un homme de qualité qui fait de si beaux vers , doit trouver bientôt le chemin de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Je vous jure qu'il n'en approchera pas , s'il n'a point d'autre mérite que celui-là.

LA BARONNE.

Il me paroît que l'air de Paris vous a donné bien de la suffisance.

ANGÉLIQUE :

Non , Madame ; mais il m'a formé le goût.

LA BARONNE.

Vous nous prenez donc pour des grues , nous autres gens de Province ?

ANGÉLIQUE,

A dieu ne plaife ; mais vous êtes fi prévenue pour M. des Mazures , qu'il fe peut que vous lui trouviez des perfections qu'il n'a point.

LA BARONNE.

Je défie Paris & la Cour de produire un cavalier plus accompli ; vous allez en juger par vous-même. La plus grande preuve que je puiffe vous donner de fon eſprit , c'eſt qu'il ne vous épouſe que parce qu'il vous en croit infiniment.

ANGELIQUE.

Il fera bientôt détrompé de la bonne opinion qu'il a de moi.

LA BARONNE.

Ah ! voilà un petit trait de modeltie qui me réconcilie avec vous. Monsieur le Baron , avez-vous donné ordre à votre Notaire de drefſer les articles du contrat ?

LE BARON.

Pas encore , Madame la Baronne ; il n'y a rien qui preſſe.

LA BARONNE.

Il n'y a rien qui preſſe , Monsieur le Baron ? Ne ſommes-nous pas convenus que nous ſignerions ce ſoir , & que nous ferions la nôce tout de ſuite ?

LE BARON.

Cela eſt vrai ; mais Angélique ne me paroît pas fi preſſée que nous. Donnons-lui le temps de connoître Monsieur des Mazures , de lui rendre juſtice , & de prendre du goût pour lui.

LA BARONNE.

Eſt-ce-là votre avis , mon cœur ?

LE BARON.

Oui , mamour , & je vous prie que ce ſoit auſſi le vôtre.

LA BARONNE.

Hélas ! volontiers , ſi cela vous fait plaiſir . . . Mais . . . (*en lui faiſant des minauderies.*) ſi vous vouliez bien ne me pas donner ce chagrin-là . . . je vous aurois tant d'obligation !

LE BARON.

Eh quel chagrin cela peut-il vous cauſer ?

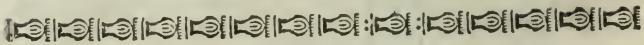
LA BARONNE *en pleurant.*

Quel chagrin , cruel que vous êtes ? Si le mariage ne ſe conclut pas ce ſoir , vous m'enterrezerez demain matin.

LE BARON

Ah ! je ne ſçavois pas cela. Corbleu , il ne ſera pas dit qu'une femme ſoit morte pour avoir eu trop de complaiſance pour ſon mari. Je ſuis votre maître ; mais je ne ſuis pas votre tyran. Je vous conſie tous mes droits : ordonnez , ma chere Baronne , ordonnez , & faites bien valoir mon autorité.

Ah! mon pauvre pere, que vous êtes dupe!



S C E N E I I I.

LA BARONNE, ANGELIQUE.

LA BARONNE *s'essuyant les yeux.*

O H ça, Mademoiselle, vous voyez qu'on n'appelle point ici de mes volontés; & que, dès que je me suis mis quelque chose en tête, il faut que cela passe. Ainsi, point de raisonnement, & songez à m'obéir.

ANGELIQUE.

Je me flatte que mon pere ne souffrira point qu'on me mette au désespoir.

LA BARONNE.

Votre pere ne souffrira point? Vraiment, voilà de jolies expressions. Votre pere ne souffrira point! Apprenez qu'il souffre tout ce qui me fait plaisir. Vous êtes une jolie mignonne, de vouloir que je me gouverne par l'autorité de votre pere! Et où aviez-vous pris cela, je vous prie? Est-ce que les femmes de Paris & de la Cour sont si respectueusement soumises aux volontés de leurs maris?

ANGELIQUE.

Ce n'est pas la mode, je l'avoue; & la plupart des femmes ont secoué le joug; mais du moins, si elles aspirent à l'indépendance, c'est à découvert, & elles ne se servent point des apparences d'une soumission respectueuse pour usurper adroitement un pouvoir sans bornes. Vous prenez mon pere par son faible, & je vois qu'il est de ceux que l'on gouverne despotiquement, pourvu qu'on ait l'art de leur faire croire qu'ils ne sont pas gouvernés.

LA BARONNE.

Vos réflexions sont profondes; mais j'ai mauvaise opinion des filles qui ont l'esprit si prématuré; & je crois que ce n'est pas sans raison que je me dépêche de vous marier.

ANGELIQUE.

Je ne serois point fâchée d'être pourvue, si vous daigniez me consulter sur la maniere de me pourvoir. Je vois que mon sort dépend de vous; mais, Madame, n'usez pas durement du pouvoir qu'on vous donne sur moi. Songez que vous êtes ma mere, & que la tendresse que j'ai lieu d'attendre de vous, doit vous inspirer la bonté d'entrer un peu dans mes sentimens.

LA BARONNE.

Et le respect doit vous faire céder aux miens.

ANGELIQUE.

Je ne m'en éloignerai jamais que dans l'occasion dont il s'agit.

LA BARONNE.

C'est dans celle-ci précisément que j'exige de vous une parfaite obéissance.

ANGELIQUE.

Vous mourrez, dites-vous, si je n'épouse ce soir Monsieur des Mazures; & moi, je mourrai si je l'épouse.

LA BARONNE.

Eh non, non, vous n'en mourrez pas.

ANGELIQUE.

Je le hais mortellement.

LA BARONNE.

Vous ne l'avez jamais vu.

ANGELIQUE.

Cela n'empêche pas que je ne le connoisse.

LA BARONNE.

Les vers que vous venez de lire fussent pour vous prévenir en sa faveur.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon, Madame, si je vous dis qu'ils font un effet tout contraire.

LA BARONNE.

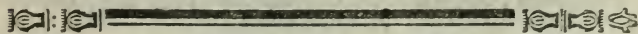
Et moi, je veux que vous les trouviez excellens.

ANGELIQUE.

Très-volontiers, pourvu que je n'en épouse point l'Auteur.

LA BARONNE.

Et vous l'épouserez, & dès ce soir, en dépit de vous & de votre pere, car je vois que vous l'avez gagné; mais ne comptez point sur lui, je vous en avertis. Quoiqu'il m'échape quelquefois, il en revient toujours à ce que je veux. Quel bruit est-ce que j'entends? C'est le Jardinier qui querelle son valet, apparemment.



S C E N E X I V.

Les Acteurs précédens. LEANDRE & L'OLIVE *déguisez*
en Paysans.

L'OLIVE à Léandre.

OH, oh, monsieur le paresseux, vous croyez donc que vous n'êtes ici que pour avoir les bras croisés, & vous donner du bon temps?

La Fausse Agnès;

LA BARONNE.

De quoi, s'agit-il, Maître Pierre?

L'OLIVE.

De ce coquin-là, qu'il n'y a pas moyen de faire travailler?

LEANDRE.

Eh, morgué, doucement, Maître Pierre.

LA BARONNE.

Laisse-le en repos, j'ai quelques ordres à te donner... Il faut...

L'OLIVE.

Un petit moment. Tu prétends donc, maître ivrogne, manger le pain des honnêtes gens sans le gagner?

LEANDRE.

Acoutez, maître Pierre, vous êtes un brutal, sauf correction; mais je le suis aussi quand je m'y boute.

L'OLIVE.

Je suis un brutal, monsieur le marouffe! Si ce n'étoit le respect que j'ai pour Madame...

ANGELIQUE.

En vérité, Maître Pierre, il me semble que vous maltraitez un peu trop ce garçon-là.

L'OLIVE.

Avec votre permission, Mademoiselle, ce ne sont pas-là vos affaires; je n'ai à répondre qu'à Madame: elle est la maîtresse, & il n'y a personne qui ose dire le contraire.

LA BARONNE.

Tu as raison; mais écoute les ordres que je veux te donner. Ne manque pas...

L'OLIVE à Léandre.

Ah! je suis donc un brutal! As-tu bêché ce grand carré du jardin où je veux planter des choux? As-tu arrosé mes laitues? As-tu nettoyé les allées du parterre?

LEANDRE.

Pas encore, mais morgué...

L'OLIVE.

Mais, morgué, tafigué, ventregué, tu n'es qu'un sot; entends-tu, Nicolas? Un fainéant, un sac-à-vin, un...

ANGELIQUE.

Le pauvre garçon me fait pitié. Ne souffrez pas, Madame, que Maître Pierre me traite si durement.

LA BARONNE à l'Olive.

Ecoute, mon ami, en un mot comme en cent, je veux que personne ne gronde céans, si ce n'est moi.

L'OLIVE.

Morgué, Madame, si vous ne voulez pas que je gronde baillez-moi donc mon congé.

LA BARONNE.

Eh bien, tu gronderas tantôt; mais à présent, je veux que tu m'écoutes. N'est-ce pas toi qui m'as donné ce garçon-là ?

L'OLIVE.

C'a est vrai.

LA BARONNE.

Ne m'as-tu pas dit que c'étoit un bon enfant ?

L'OLIVE.

J'en demeure d'accord.

LA BARONNE.

Que tu le connoissois, & que tu répondois de lui comme de toi-même ?

L'OLIVE.

Je n'en disconviens pas; je lui ai baillé ma protection.

LA BARONNE.

Cependant tu l'accables d'injures, & tu veux me donner mauvaise opinion de lui présentement.

L'OLIVE.

Morgué, c'est qu'il veut se mêler de jaser, au lieu de faire sa besogne.

LA BARONNE.

De jaser! Et sur quoi ?

L'OLIVE.

Sur vous, sur Monsieur le Baron, sur Mademoiselle Angélique.

LA BARONNE.

Ah, ah! ceci n'est pas mauvais! Et que dit-il de nous ?

L'OLIVE.

On le prendroit pour un innocent; mais, morgué, ne vous y fiez pas: c'est un songe-creux, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Mais encore, que dit-il de Monsieur le Baron ?

L'OLIVE.

Il dit...

LEANDRE.

Ne l'écoutez pas, Madame, je vous prie.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi; je suis bien aise de sçavoir vos pensées; Monsieur Nicolas. Eh bien ?

L'OLIVE.

Eh bien, Madame, quand Monsieur le Baron nous ordonne quelque chose, sçavez-vous bien ce que dit Nicolas ?

LA BARONNE.

Quoi ?

L'OLIVE.

Morgué, ce dit-il, ça mérite confirmation.

LA BARONNE.

Comment, confirmation? Qu'est-ce que cela signifie?

L'OLIVE.

C'a signifie qu'il se moque des ordres de Monsieur, & qu'il ne veut jamais les suivre, qu'après que vous les avez confirmés.

LA BARONNE.

Mais, vraiment, cela n'est point sot.

L'OLIVE.

Ensuite il se met à parler de vous, & il n'y a pas moyen de le faire finir.

LA BARONNE.

A parler de moi? Et quels sont ses discours?

L'OLIVE.

Par la ventregoi, ce dit-il, la brave femme que *ste* Madame la Baronne! Elle a pu d'esprit dans son p'tit doigt que Monsieur le Baron dans tout son corps. Morgué, qu'alle a bon air! Qu'alle a bonne mene! Que j'fis aise quand j'la vois!

LA BARONNE.

Ce pauvre Nicolas! Sa phisionomie m'a plu d'abord.

LEANDRE.

Grand-merci, Madame.

LA BARONNE *à Angélique.*

Il n'est pas mal bâti, ce garçon-là.

ANGELIQUE.

Non vraiment, Madame.

LEANDRE, *en faisant des révérences niaises.*

Ah! vous vous moquez.

LA BARONNE.

Il a les yeux vifs & le regard touchant.

ANGELIQUE.

Oui, je m'en aperçois.

LEANDRE *tournant son chapeau.*

Oh! pour ce qui est d'en cas de ça...

LA BARONNE.

Eh, que pense-t-il de ma fille?

L'OLIVE.

Oh! dispensez-moi de le dire en présence de Mademoiselle.

LA BARONNE.

Non, non; je veux sçavoir à fond tous ses sentimens: cela me divertit.

L'OLIVE.

Eh bien, Madame, puisqu'il faut vous déclarer tout ;
Mademoiselle n'a pas le bonheur de lui plaire.

ANGELIQUE *en souriant.*

Je suis fort malheureuse, Monsieur Nicolas.

LEANDRE, *cachant son visage avec son chapeau.*

Oh ! pardonnez-moi, Mademoiselle.

L'OLIVE.

Il dit, Madame, qu'elle a l'air d'être votre mere, & que
vous avez l'air d'être sa fille.

ANGELIQUE.

Il a raison.

LEANDRE.

C'a vous plait à dire.

L'OLIVE.

Et qu'il aimeroit mieux épouser vingt femmes comme vous
l'une après l'autre, que deux filles comme Mademoiselle.

LA BARONNE.

Cela est réjouissant. Tiens, Nicolas, voilà de quoi boire
à ma santé.

LEANDRE.

Oh, Madame !

LA BARONNE.

Prends, te dis-je. Maître Pierre, je vous défends de
maltraiter ce garçon-là, ni d'effets, ni de paroles.

L'OLIVE.

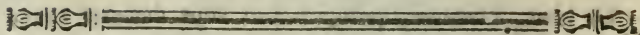
Cela suffit.

LA BARONNE.

Je veux qu'on le ménage, qu'on ait des égards pour lui ;
qu'on le nourrisse bien, qu'on le laisse dormir tant qu'il vou-
dra, & qu'on n'épuise point ses forces par un travail exces-
sif. (*A Angélique.*) Je vois que vous lui voulez du mal de
ce qu'il me trouve plus aimable que vous. A propos, il
faut que j'aïlle donner mes ordres pour le dîner. Je prétends
qu'il soit magnifique, & digne de la compagnie qui nous
vient. Retournez à votre jardin, mes enfans. Un petit mot ;
Nicolas. Je vous ordonne de m'apporter un bouquet tous
les matins ; n'y manquez pas, je vous en avertis.

LEANDRE.

Oh, je n'ai garde.



S C E N E V.

ANGELIQUE, LEANDRE, L'OLIVE.

Dès que la Baronne est sortie, ils se mettent tous trois à rire, en regardant si on ne les écoute pas.

L'OLIVE.

EH bien, qu'en dites-vous, Mademoiselle ? Ne jouons-nous pas bien nos rôles ?

ANGELIQUE.

A ravir ; & vous m'avez extrêmement divertie l'un & l'autre. Il n'y a qu'une chose qui m'a choquée, c'est que tu traites ton maître trop rudement.

L'OLIVE.

C'est pour mieux cacher notre jeu. D'ailleurs, je vous avoue que je ne suis pas fâché de prendre un peu ma revanche. Quel plaisir pour un valet de chambre d'appeler impunément son maître, marouffe, ivrogne, coquin, paresseux ! Je rends aujourd'hui à Monsieur les belles épithètes dont il m'honore tous les jours.

LEANDRE *riant*.

Mon temps reviendra ; laisse-moi faire. Mais supprimons les discours inutiles : laissez-moi jouir, belle Angélique, de la liberté qui me reste encore de baiser cette main qu'on veut me ravir.

ANGELIQUE.

N'oubliez pas, au moins, de porter tous les matins un bouquet à ma mère.

L'OLIVE.

Vous n'y perdrez pas vos pas, Nicolas.

ANGELIQUE.

Tout de bon, Léandre, n'êtes-vous pas flatté de cette commission ?

LEANDRE.

En vérité, je vous admire. Comment pouvez-vous être assez tranquille, pour me plaisanter dans l'état où nous nous trouvons ? Songez-vous que mon rival est sur le point d'arriver ?

ANGELIQUE.

Et de m'épouser, qui pis est. Le danger est encore plus pressant que vous ne croyez : ma mère veut qu'on signe au-
jourd'hui

jourd'hui le contrat, & que la nôce se fasse immédiatement après.

LEANDRE.

Et c'est en riant que vous m'annoncez cette nouvelle ? Ah ; cruelle ! pourriez-vous consentir à ma perte ? Ce sera donc en vain que je vous aurai suivi secrètement depuis Paris jusqu'ici, que nous nous y ferons introduits l'Olive & moi, lui en qualité de Jardinier, moi comme son valet, & qu'à la faveur de son déguisement, je me serai conservé le bonheur de vous voir ? Une intrigue aussi bien imaginée, si heureusement conduite, n'aura d'autre succès que celui de me rendre spectateur du triomphe de mon rival, & de me réduire au dernier désespoir, tandis que vous vous livrez tranquillement à l'indigne époux que l'on vous destine ? C'est donc là la récompense de ma fidélité ? Ce sont donc là les fruits de la foi que nous nous sommes donnée ?

ANGELIQUE.

Ah, vous voilà monté sur le ton tragique ! Il vous sied fort bien, Léandre, & vous déclamez à merveille ; mais je n'aime point ce ton-là : rentrons dans le naturel. Le péril est pressant, je l'avoue ; cependant, il n'est pas inévitable. Léandre, je vous aime plus que jamais, & je vous jure sans emphase & sans exclamation, que je n'aimerai & n'épouserai jamais que vous. Voilà le premier point de mon discours.

L'OLIVE.

Venons au second.

ANGELIQUE.

Monsieur des Mazures arrive aujourd'hui pour m'épouser ; & moi, j'ai deux moyens pour éviter ce malheur.

L'OLIVE.

Primo ?

ANGELIQUE.

De le dégoûter de ma personne, & de le forcer à rompre ses engagements.

L'OLIVE.

Fort bien. *Secundo* ?

ANGELIQUE.

De me sauver d'ici par la petite porte du jardin, dont j'ai la clef, & de m'aller jeter dans un Couvent, si le premier expédient ne réussit pas.

LEANDRE.

Eh ! comment pourriez-vous réussir à dégoûter de vous mon rival ? Cela est impossible ; vous êtes trop parfaite.

ANGELIQUE.

Ne vous aveuglez point, & laissez-moi faire ; mais il faut

C

que de votre côté vous travailliez adroitement à faire revenir ma mere de ses préjugés pour lui.

LEANDRE.

Nous avons déjà concerté différens moyens pour cela.

ANGELIQUE.

Je connois à fond le personnage qu'on me destine : c'est un provincial très-fat, qui a la folie de se croire le plus grand génie de l'univers, & qui s'est mis en tête qu'une fille n'a de mérite qu'autant qu'elle a de science & d'esprit. Il compte en même temps de trouver en moi un prodige d'esprit & de science, selon l'idée que mon pere & ma mere lui ont donnée de ma personne ; & c'est sur ce pied-là qu'il me recherche.

L'OLIVE.

Je commence à entrevoir votre dessein.

ANGELIQUE.

Mon dessein est d'avoir au plutôt quelques conversations particulieres avec lui, & d'y affecter tant de naïveté, d'ignorance & de bêtise, qu'il ne puisse pas me souffrir. En un mot, je vais faire l'Agnès ; & comme son systême est précisément le cotraсте d'Arnolphe, ne doutez point qu'il ne me trouve la plus maussade créature du monde.

LEANDRE.

Rien n'est mieux imaginé. D'ailleurs, il ne fera pas édifié des discours que nous lui tiendrons l'Olive & moi ; & nous nous promettons...

ANGELIQUE.

Paix. Voici ma petite sœur.

S C E N E V I.

Les Acteurs précédens, BABET.

B A B E T.

MA sœur, ma sœur, je viens vous faire mon compliment.

ANGELIQUE.

Et sur quoi ?

BABET.

Sur l'arrivée de votre Pretendu.

ANGELIQUE.

Monsieur des Mazures est ici ?

BABET.

Je viens de le voir,

ANGELIQUE.

Que je suis malheureuse !

BABET.

Que vous êtes heureuse au contraire ! vous allez être mariée. En vérité, les aînées ont un beau privilège, de passer comme cela devant leurs cadettes ! Ah ! c'est toi, maître Pierre ? Bon jour, bon jour, Nicolas.

LEANDRE.

Mademoiselle Babet, votre serviteur. Que vous êtes jolie !

BABET.

Vraiment oui, je le suis ; je le sçais bien : c'est ce qu'on me disoit tous les jours à Paris, quand nous y demeurions ma sœur & moi ; mais ici, il n'y a personne que toi qui me le dise.

ANGELIQUE à Léandre.

Si vous la faites jaser, en voilà pour jusqu'à ce soir.

BABET.

Laissez-nous dire, & allez voir votre Prétendu, qui vous attend avec impatience.

ANGELIQUE.

Enfin, le voilà donc arrivé !

BABET.

Et très-arrivé, je vous jure. Je l'ai vu descendre de carrosse : ah, le beau carrosse ! je crois que c'est un fiacre de rencontre qu'il a acheté à Paris ; les glaces en sont vitrées à petits carreaux comme les fenêtres de ma chambre.

L'OLIVE.

Cela est d'un goût tout nouveau.

BABET.

Ses trois chevaux sont encore plus étonnans que son carrosse.

ANGELIQUE.

Comment ! il est venu à trois chevaux ?

BABET.

Oui, en arbalète. Celui qui fait la pointe est noir, borgne & boiteux.

LEANDRE.

Fort bien.

BABET.

Le second est gris pommelé ; le troisième est de toutes couleurs, & plus haut d'un pied que les deux autres, & si maigre, si maigre, que les os lui percent la peau.

ANGELIQUE.

Voilà le digne équipage d'un Poète de campagne.

La Fausse Agnès,

L'OLIVE.

Ma foi, il est encore mieux monté que ceux de Paris?

BABET.

Comment! maître Pierre, vous avez donc été à Paris?

L'OLIVE.

Oh, voirement oui, Mademoiselle; j'y ai exercé mon métier pendant plus de cinq ans.

BABET.

Je suis bien trompée, si je ne vous y ai vu.

ANGELIQUE.

Je ne puis m'empêcher de rire de la description qu'elle vient de nous faire du char pompeux de M. des Mazures.

BABET.

C'est une chose à voir. Croiriez-vous bien cependant que ces trois bêtes éclopées ont voituré ici cinq originaux, sans compter le cocher & deux manans qui étoient derrière le carrosse? Aussi se sont-elles couchées en arrivant.

L'OLIVE.

Les pauvres animaux n'en releveront pas.

ANGELIQUE.

Et qui sont donc ces quatre personnes qui font cortège à M. des Mazures?

BABET.

Monsieur le Comte & Madame la Comtesse des Guérêts, Monsieur le Président de l'Élection & Madame sa chère épouse; car c'est ainsi qu'il l'appelle.

L'OLIVE.

Et comment diable avoient-ils pu s'emballer tous ensemble?

BABET.

Comme le carrosse ne peut tenir que deux personnes, Madame la Comtesse étoit sur les genoux de M. des Mazures, & Madame la Présidente sur ceux de M. le Comte. Ils disent que cela s'est fort bien passé, excepté qu'ils ont versé deux fois en chemin. Bêtes & gens, tout est crotté depuis la tête jusqu'aux pieds.

ANGELIQUE.

Et n'y a-t-il personne de blessé?

BABET.

Personne.

ANGELIQUE.

Quoi! pas même Monsieur des Mazures?

BABET.

Il en est quitte pour une bosse à la tête, & deux ou trois écorchures, parce qu'heureusement ils ont versé dans la boue.

ANGELIQUE.

Que n'ont-ils versé dans la rivière!

BABET.

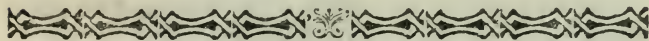
J'entends du bruit. C'est apparemment la compagnie qui vient pour vous voir.

ANGELIQUE.

Et moi, je m'en vais me cacher, pour la voir le plus tard que je pourrai. (*A Léandre*) Suivez-moi, Nicolas.

BABET.

Maître Pierre, allons jaser dans le jardin.



S C E N E V I I.

LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE,
LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE;
M. DES MAZURES.

*On ouvre les deux battans de la porte du fond du Théâtre ;
où l'on voit tous les Acteurs qui doivent entrer
faire de grandes cérémonies.*

MADAME la BARONNE... LA COMTESSE.

LA BARONNE.

Ah, Madame la Comtesse! je suis dans mon château, & vous me permettrez d'en faire les honneurs.

LA COMTESSE.

Passez donc, s'il vous plaît, Madame la Présidente.

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton précieux.*

Juste ciel! que me proposez-vous, Madame la Comtesse?

LA COMTESSE.

Eh! de grace, Madame la Présidente...

LA PRÉSIDENTE.

Mais, en vérité, vous me rendez confuse, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Mais, Madame...

LA PRÉSIDENTE.

Mais, Madame...

LA COMTESSE.

Je m'en vais donc m'en retourner.

LA PRÉSIDENTE.

Et moi aussi, je vous assure.

La Fausse Agnès,

M. DES MAZURES *se mettant entr'elles.*

Je vois bien, Mesdames, qu'il vous faut l'entremise d'un homme de tête pour ajuster ce différend. Donnez-moi la main l'une & l'autre.

Elles lui donnent la main, & il les tire toutes deux ensemble sur le Théâtre. Après quoi, le Comte & le Président font les mêmes cérémonies à la porte; le Baron & la Baronne allant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, pour les faire passer.

LE COMTE.

Monfieur le Président, j'espere que vous ne ferez pas si cérémonieux que Madame la Présidente.

LE PRESIDENT.

Monfieur le Comte, je fçais aussi bien mon devoir que ma chere épouse.

LE COMTE, *d'un ton brusque.*

Oh, parbleu, vous passerez.

LE PRESIDENT, *d'un ton doucereux.*

Sur mon honneur, je ne passerai pas.

LE COMTE *s'appuyant d'un côté de la porte.*

Je demeurerai donc ici jusqu'à ce soir.

LE PRESIDENT *s'appuyant de l'autre côté.*

Et moi, je garderai mon poste jusqu'à demain matin.

LE COMTE.

Tête-bleu, on m'assommera plutôt que de me faire démarrer d'ici.

LE PRESIDENT.

Et on m'écorchera tout vif, plutôt que de me faire déguerpir.

M. DES MAZURES.

Vous verrez, Messieurs, que je suis destiné à terminer ici toutes les disputes de civilités.

Il sort, leur donne la main comme aux Dames, pour les faire passer tous deux ensemble; ils résistent l'un & l'autre, & ils les tire si fort, qu'il fait un faux pas; tombe, & les entraîne avec lui.

LE BARON *accourant.*

Ah, Messieurs, ne vous êtes-vous pas blessés?

LA COMTESSE *relevant son mari.*

Mon cher Comte?

LA PRESIDENTE.

Mon cher époux?

LA BARONNE *courant à M. des Mazures.*

Mon cher cousin?

M. DES MAZURES *se relevant avec peine.*

C'est une chose belle que la politesse ! Croiriez-vous bien qu'elle ne règne plus que dans les Provinces ? Vivent les Provinces pour les manières : on se pique à Paris d'un petit air aisé qui est la grossièreté même.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez. Je croyois que c'étoit à Paris où l'on apprenoit les belles manières.

M. DES MAZURES.

Eh si donc , avec votre Paris ! on n'y a pas le sens commun. Le diable m'emporte , Madame , si on y sçait ce que c'est que cérémonie. Qu'un homme de qualité comme moi , par exemple , passe dans vingt rues de suite , il ne se trouvera pas un faquin qui le regarde , ni qui s'avise de le saluer. Les conditions n'y sont point distinguées : un petit Commis de la Douane y marche aussi fierement qu'un Colonel , & vous prendriez une Procureuse au Châtelet pour une Présidente.

LA PRESIDENTE.

Pour une Présidente ? Mais , en vérité , cela est monstrueux !

M. DES MAZURES.

Dans les maisons , aux Spectacles , aux Eglises , s'agit-il d'entrer ou de sortir , vous croyez qu'on fait des politesses comme ici ? Point du tout : c'est à qui entrera ou à qui sortira le premier.

LA COMTESSE, *d'un air d'étonnement.*

Ah ! ah ! quelle grossièreté !

M. DES MAZURES.

Je veux être un coquin , Madame , si je n'en suis scandalisé jusqu'au fond du cœur. La première visite que je rendis à Paris , ce fut chez une Dame de condition qui a l'honneur d'être un peu de mes parentes. Vous jugez bien que je pris la précaution de me faire annoncer , afin qu'on me fit les civilités qui m'étoient dûes. Je crus qu'au nom de Monsieur des Mazures il s'alloit faire un mouvement général , & que chacun se leveroit pour m'offrir sa place.

LA BARONNE.

Cela étoit dans l'ordre.

M. DES MAZURES.

Je veux être damné si , de dix hommes & d'autant de Dames qui jouoient dans la salle , une seule ame se leva pour me faire honneur. La Dame du logis , sans quitter ses cartes , ni souffrir que personne s'interrompît , se contenta de crier : hola , quelqu'un , approchez un siège à Monsieur. Ensuite , après m'avoir invité légèrement à m'asseoir , elle se remit à

jouer sur nouveaux frais, sans qu'elle, ni qui que ce soit de la compagnie, s'avifât de me faire le moindre compliment ; ni de me fournir l'occasion de faire briller mon esprit.

LA PRESIDENTE.

Mon Dieu, que de belles pensées perdues !

M. DES MAZURES.

C'étoit un meurtre, car j'étois tout rempli de choses admirables. Quand je fortis, je fis grand bruit, afin que tout le monde se levât pour me reconduire.

LE BARON.

Eh bien ?

M. DES MAZURES.

Bon ! j'étois hors de la salle, qu'on ne s'étoit pas seulement apperçu que je me fusse levé. J'allai dans deux ou trois maisons : croyez-vous bien que j'y fus reçu avec aussi peu de cérémonie ?

LA COMTESSE.

En vérité, cela crie vengeance.

M. DES MAZURES.

Oh ! je m'en vengeai bien aussi.

LE BARON.

Et de quelle manière ?

M. DES MAZURES.

Parbleu, je ne restai que vingt-quatre heures à Paris, & j'en partis sans aller à la Cour.

LA PRESIDENTE.

Je crois que tout Paris fut bien mortifié.

M. DES MAZURES.

Ah, je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Voilà comme il faut montrer à vivre à une Ville impolie.

M. DES MAZURES.

Mais, le feu de la conversation m'entraîne, & me fait oublier que mon soleil n'est point ici.

*Ne puis-je savoir en quels lieux
Il fait briller le feu des rayons de ses yeux ?*

LA BARONNE.

Je crois, Dieu me pardonne, qu'il nous parle en vers.

LA COMTESSE.

Vraiment oui, Madame : cela ne lui coûte rien.

M. DES MAZURES.

La langue des Dieux est ma langue maternelle.

LA COMTESSE.

Qu'il a d'esprit !

M. DES MAZURES, *d'un air de confiance.*

Oh, Madame!

LA PRESIDENTE.

Il en a plus qu'il n'est gros.

M. DES MAZURES.

Mais, mais, Madame...

LA BARONNE.

Il est toujours brillant & toujours nouveau.

M. DES MAZURES.

Oh, palfambleu, Madame....; je vais bien m'exercer avec le bel ange qu'on me destine, car on dit que c'est un prodige.

LA BARONNE.

Ecoutez, ce n'est pas parce que c'est ma fille; mais je vous avertis qu'elle vous surprendra.

LE BARON.

C'est une fille qui sçait tout.

M. DES MAZURES.

Parbleu, nous aurons de vives conversations! que de faillies! que de pointes! que de fines équivoques!

Je brûle de voir cette belle,

Qui va me donner le transport.

Déjà mon cœur ne bat plus que d'un aile:

A l'aide... je meurs .. je suis mort.

LA COMTESSE *embrassant la Baronne.*

Ma chere Baronne, c'est un impromptu.

LA BARONNE.

Qui n'est pas fait à loisir, je vous en répons.

LE BARON *frappant de sa canne.*

Corbleu, voilà un furieux génie!

LA PRESIDENTE.

C'est une source inépuisable.

LA COMTESSE.

Il surprend toujours.

LA BARONNE.

Il ne dit pas un mot qui ne mérite d'être imprimé.

Pendant tous ces applaudissemens, Monsieur des Mazures se mire & s'ajuste en sifflant.

M. DES MAZURES.

Je veux vous conter la dispute que j'ai eue avec deux beaux esprits de Paris, que je fis bien bouquer. Un jour...

LA BARONNE.

Vous nous conterez cela dans le jardin. Allons y faire deux ou trois tours, en attendant qu'on ait servi.

La Fausse Agnès ;

M. DES MAZURES.

*Allons, nous y pourrons trouver
La belle pour qui mon cœur brûle.
C'est mon Omphale, & je veux lui prouver
Qu'en amour je suis un Hercule.*

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, LEANDRE, L'OLIVE.

LEANDRE.

PARGUÉ, Madame, je ne sçaurois deviner pourquoi vous nous querellez. J'avons eu dessein de faire honneur à votre gendre ; je l'y avons fait de biaux complimens, qu'il a pris pour des injures. Est-ce notre faute s'il a l'esprit mal tourné. Il est fâché ! Eh bian, qu'il se fâche ; je m'en gobarge.

LA BARONNE.

Ah, ah, ceci n'est pas mauvais ! Vous faites l'entendu, M. Nicolas ! Mais ne le prenez pas sur ce ton-là, car je pourrois bien vous chasser, je vous en avertis.

LEANDRE.

Eh bian, bian, si vous me chassez, je sçais bian ce que je ferai.

LA BARONNE.

Et que ferez-vous ?

LEANDRE, *mettant les mains sur ses côtés.*

Je m'en irai.

LA BARONNE.

Le petit brutal !

LEANDRE.

J'aurai regret de vous quitter ; car, au fond, je me sens de l'amitié pour vous. Vous avez je ne sçais quoi qui m'attache ; mais, morgué, ça n'y fait rien. Vous me menacez de me bailler mon congé, & moi, je le prends. Sarviteur.

LA BARONNE.

Mais, écoutez donc, Nicolas...

LEANDRE.

Non, morgué, il n'y a pu de Nicolas. Je ne fis qu'un pauvre garçon jardinier ; mais j'ai de l'honneur. Je vous baise les mains.

LA BARONNE.

Et moi, je veux que vous restiez. Maître Pierre, faites-lui donc comprendre qu'il me manque de respect.

L'OLIVE.

Eh, Madame, laissez-le aller ; vous ne manquerez pas de garçons jardiniers.

LA BARONNE.

Je n'en manquerai pas, je l'avoue ; mais je n'en trouverai point qui me convienne comme celui-ci. Tu m'as assuré qu'il sçavoit le métier en perfection ?

L'OLIVE.

S'il le sçait, Madame ? C'est le meilleur ouvrier de France : tout le défaut qu'il a, comme je vous l'ai dit, c'est qu'il est paresseux.

LA BARONNE.

Oh, je le corrigerai de ce défaut-là : il est jeune, il se formera. Entre nous, Maître Pierre, ce petit air de fierté qu'il vient de prendre ne lui sied pas mal. Je ne sçais si je me trompe, mais je lui trouve du noble & du gracieux.

L'OLIVE.

Et moi aussi. Tenez, tenez, remarquez comme il vous regarde. Je gage, morgué, qu'il n'a pas pus d'envie de s'en aller : que vous de le chasser d'ici.

LA BARONNE.

Crois-tu cela ?

L'OLIVE.

Je vous en réponds.

LA BARONNE.

Eh bien, qu'il me demande pardon bien... tendrement, bien respectueusement, je veux dire, & j'oublierai ses impertinences.

L'OLIVE.

Ecoute, Nicolas ; il n'y a qu'un mot qui sarve. Madame est fâchée contre toi ; mais elle est fâchée d'être fâchée. Allons, demande-lui pardon bien tendrement... N'est-ce pas, Madame ?

LA BARONNE.

Tendrement, respectueusement, comme il voudra.

LEANDRE.

Pardon ! Je n'en ferai rien ; elle est trop affollée de son M. des Mazures.

L'OLIVE.

Ça est vrai ; mais que veux-tu, Nicolas ! Quoiqu'il ne soit pas digne de son estime, elle croit que c'est un homme merveilleux.

LEANDRE.

Li ? Morgué, ce n'est qu'un bavard & un écervellé, un diseux de rien.

L'OLIVE.

Ça est vrai, ça est vrai ; mais Madame ne voit point tout ça.

LEANDRE.

Ventre-quoï, c'est ce qui me fâche.

L'OLIVE à la Baronne.

Vous voyez qu'il n'y a pas moyen de le convertir sur votre gendre ; il s'est pris d'aversion pour li.

LA BARONNE.

Mais d'où vient cela ? Mon cousin me paroît si aimable !

LEANDRE.

Vos yeux sont donc bien différens des miens ! J'ai vu beaucoup de beaux Messieurs ; mais je n'ai point vu de si maussade que filà.

LA BARONNE.

Vous verrez que c'est ma fille qui l'a prévenu contre mon cousin.

LEANDRE.

Non, pargné, c'est li-même. Votre fille ! voilà encore une belle mijaurée ! Je me soucie bien de ce qu'elle pense. Il n'y a que vous qui puissiez me faire penser ce que vous voulez, excepté sur Monsieur des Mazures, da. Tatigué, le fort animal !

LA BARONNE.

Oh ! c'en est trop, & vous sortirez.

L'OLIVE bas à Léandre.

Raccommodez-vous ; ceci va trop loin.

LEANDRE bas à L'Olive.

Ne crains rien ; je me raccommoderai quand il me plaira ; je tiens la bonne femme.

LA BARONNE.

Que dit-il ?

L'OLIVE.

Il dit qu'il vous pardonne.

LA BARONNE.

Comment, qu'il me pardonne ?

L'OLIVE.

Oui, & qu'il mourra de douleur, si vous le mettez dehors.

LA BARONNE.

Le pauvre enfant !

L'OLIVE à Léandre.

Allons, qu'on se mette à genoux, & qu'on lui baïse la main.

LEANDRE lui baïfant la main d'un air tendre.

Ma chere maîtresse ! ...

LA BARONNE.

Tu me fens le cœur. Demeure, mon garçon, demeure ; & fers-moi avec affection ; je te récompenserai de même.
A part. Je suis toute émue.

S C E N E I I.

Les Acteurs précédens. LE BARON.LE BARON *entre brusquement.***A**H, ah ! qu'est-ce que cela veut dire ? Nicolas aux genoux de ma femme !

LEANDRE.

C'est que Madame me chasse, & je la priois, ne vous déplaïse, de ne me pas faire ce petit chagrin-là.

LE BARON.

Et pourquoi le chasser, Madame la Baronne ? C'est un joli garçon, dont je suis très-content.

LA BARONNE.

Vous n'approuvez donc pas, mon cœur, que je le mette dehors ?

LE BARON.

Non, mamour.

LA BARONNE.

Cela suffit ; il faut vous marquer ma soumission, & vous sacrifier mon ressentiment.

LE BARON.

Vous me charmez, d'être si docile.

LA BARONNE

Je suis ravie que mes procédés vous plaissent. Mais, en vérité, mon cœur, vous abusez du foible que j'ai pour vous.

LE BARON *l'embrassant.*

Ma chere Baronne !

L'OLIVE.

Morgué, c'est un trésor qu'une femme complaisante.

LE BARON.

Oh! pour cela, je puis me vanter que le Ciel m'en a donné une qui n'a de volontés que les miennes.

L'OLIVE.

C'est bien rare; mais ça est bien admirable.

LE BARON.

Dites-moi un peu, ma chere Baronne, pourquoi donniez-vous congé à ce pauvre Nicolas?

LA BARONNE.

Comment! ne vous êtes-vous pas aperçu qu'il s'est moqué de M. des Mazures, en faisant semblant de le complimenter?

LE BARON.

Moi, non, je n'ai point senti cela; mais je crois que vous avez raison.

LA BARONNE.

Mon cousin l'a bien senti, lui.

LE BARON.

Tout de bon?

LA BARONNE.

Il en est très piqué.

LE BARON.

Comment diantre!

LA BARONNE.

J'en faisois des reproches à Maître Pierre & à Nicolas.

LE BARON.

Eh bien?

LA BARONNE.

Maître Pierre m'a assuré qu'il n'y avoit point entendu de mal; & sur le champ je lui ai pardonné.

LE BARON.

Vous avez bien fait.

LA BARONNE.

Mais il a plu à ce drolle-ci de faire le mutin, de me dire qu'il se moquoit de la colere de mon gendre...

LE BARON *le regardant d'un œil courroucé.*

Cela est bien effronté!

LA BARONNE.

Et d'ajouter cent sottises sur ce sujet.

LE BARON.

Oui-da? Oh! vous aviez raison de le chasser; & je veux qu'il sorte.

LA BARONNE.

Je ne vous fais ce récit, mon cœur, que pour vous prouver que c'étoit par bonnes raisons que je lui donnois son congé.

LE BARON.

Très-bonnes. Je veux qu'il forte.

LA BARONNE.

Et qu'il n'y avoit qu'un excès de complaisance pour vous qui pût me forcer à lui pardonner.

LE BARON.

Très-obligé. Je veux qu'il forte.

LA BARONNE.

Mais, mon cœur, puisque vous m'avez engagée à oublier cette offense, voilà qui est fait, je n'y pense plus.

LE BARON.

N'importe. Il ne faut point garder un impertinent comme celui-là.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, mon cœur; c'est un joli garçon, comme vous le disiez tout-à-l'heure. Il nous fera fort utile, & je tâcherai de m'en accommoder.

LE BARON.

Non pas, s'il vous plaît; je ne puis souffrir d'insolens chez moi. Je veux qu'il forte.

LA BARONNE *d'un ris forcé.*

Oh! il ne fortira point.

LE BARON.

Non ?

LA BARONNE.

Non, vous dis-je.

LE BARON.

Corbleu, cela fera, si je l'ai résolu.

LA BARONNE.

Je le sçais bien, mon cher Baron; mais je vous prierai tant, je vous prierai tant de pardonner à ce pauvre garçon, que vous aurez cette bonté-là pour moi.

LE BARON.

Ah! si vous m'en priez, c'est une autre affaire. Mais; vous êtes trop bonne.

LA BARONNE.

Cela est vrai.

LE BARON.

Trop indulgente, trop facile.

LA BARONNE.

J'en demeure d'accord.

LE BARON.

Vous n'avez non plus de fiel qu'un pigeon.

LA BARONNE.

Que voulez-vous? Il vaut mieux pécher par trop de bonté, que par trop de rigueur.

LE BARON.

Que cela est bien dit! Sans adieu, mamour; je m'en vais rejoindre le compagne.

LA BARONNE *le baisant.*

Jusqu'au revoir, mon cœur.

LE BARON.

Vous êtes une femme impayable.

L'OLIVE.

Oh! morgué, elle vaut, tout au moins, son pesant d'or

S C E N E I I I.

LA BARONNE, LEANDRE, L'OLIVE.

LA BARONNE.

EH bien, mon pauvre Nicolas, tu vois qu'on t'alloit chasser, si je n'eusse pas pris ton parti.

LEANDRE.

Bon, chasser! Je m'embarrasse, morgué, ben de ce que dit M. le Baron; toutes ses résolutions sont des coups d'épée dans l'iau. Ne fais-je pas que sa volonté n'est qu'eune girouette, que vous faites tourner du côté que vous soufflez?

LA BARONNE *à l'Olive.*

Voilà un malin pendar!

L'OLIVE.

Je vous le disois bian; c'est un songe-creux.

LA BARONNE.

Est-ce que tu crois que je gouverne mon mari?

LEANDRE.

Si vous le gouvernez? Vous l'y faites, morgué, voir des étoiles en plein midi. Tatigué, que vous êtes futée!

LA BARONNE.

Moi?

LEANDRE.

Ah, ah! je vous admire queuquefois. Vous n'êtes jamais tant la maîtresse, que quand vous faites semblant de ne l'être pas. Vous ne dites pas je veux; mais vous faites vouloir. Vous sçavez que M. le Baron est glorieux; vous l'y laissez les airs de maître, & vous en avez tout le pauvoir.

LA

LA BARONNE.

Qu'on me dise après cela que les payfans font des fots. Y a-t-il personne au monde qui raisonne plus finement que ce drolle-là ? Oh ça, puisque tu as de l'esprit, je veux que tu me parles librement, cela me divertit ; & d'ailleurs, tes discours sont sans conséquence. Dis-moi un peu ; tu n'approuves donc pas que je donne ma fille à M. des Mazures ?

LEANDRE.

Non, morgué, je ne l'approuve pas.

L'OLIVE.

Ah, vraiment ! il n'a garde. Depuis que vous voulez marier votre cousin à Mademoiselle Angélique, Nicolas est devenu de si mauvaise humeur, qu'il n'y a pas moyen de vivre avec ly.

LA BARONNE.

Cela est admirable ! Et de quoi vous mêlez-vous ?

LEANDRE.

C'est que je fis amoureux...

LA BARONNE *en colere.*

De ma fille ?

LEANDRE.

Non, de votre honneur. Tout le monde se moquera de vous, si vous faites ce mariage-là.

LA BARONNE *en riant.*

Je vous dis qu'il faudra que je le consulte pour disposer de ma fille.

LEANDRE.

Morgué, vous n'en feriez pas pus mal. Si vous me consultiez, je sçais bien à qui vous la bailleriez.

L'OLIVE.

Et moi aussi.

LA BARONNE.

Et à qui ?

LEANDRE.

A celui qu'elle aime, & non à celui qu'elle n'aime pas.

LA BARONNE.

Oh, oh ! tu me parois bien instruit. Est-ce que ma fille t'a choisi pour son confident ?

LEANDRE.

Non ; mais je boutterois ma main au feu qu'elle est enragée d'épouser M. des Mazures, & elle n'a pas tort.

LA BARONNE.

Elle n'a pas tort ?

LEANDRE.

Non, voirement. Il n'y a pas pus d'une heure que je

connois votre cousin , & je ne pis le souffrir , moi qui vous parle. Sa phisionomie m'a choqué d'abord , je vous le dis tout net ; & je me fis , morgué , bian apperçu que Mademoiselle Angélique en étoit encore pus choquée que moi.

LA BARONNE.

Cela n'importe ; je veux qu'elle l'épouse.

LEANDRE.

Oh , vous voulez , vous voulez : ça est bian aisé à dire ; mais ça n'est pas encore fait , je vous en avartis.

LA BARONNE.

Non ; mais cela fera fait ce soir indubitablement.

LEANDRE.

Ça causera du charivari , je vous le prédis.

LA BARONNE.

Je me moque de tout ; il faut qu'elle obéisse.

LEANDRE.

Et si alle ne le peut pas ? Ne m'avez-vous pas dit , Maître Pierre , que vous l'y aviez entendu parler avec Mademoiselle Babet , d'un certain Monsieur qu'alle aimoit à Paris , & que sa tante vouloit l'y bailler pour mari ?

L'OLIVE.

Oui , morgué , alle en est bian affottée. Alle dit que c'est un homme noble , qui n'a pas pus de vingt-cinq ans , qui a biauoup de bian , qui est Coronel , qui est bien bâti , qui a de l'esprit , de l'esprit comme un enragé ; & qui a été si fâché , si fâché , quand alle est partie pour en épouser un autre , qu'il a juré son grand juron , que si ça se faisoit , il viendroit ici tout exprès pour couper les oreilles à votre gendre.

LA BARONNE.

Pour lui couper les oreilles ?

LEANDRE.

Oui , & qu'il les attacheroit à la grande porte de votre Châtaiu.

LA BARONNE.

Qu'il vienne , qu'il vienne , & qu'il se joue à M. des Matures , il trouvera à qui parler. Mon cousin est de mon sang ; & cela lui suffit pour prêter le collet à tous les godelureaux de Paris.

L'OLIVE.

Palsangué. Madame , ne vous y fiez pas. De la maniere dont votre fille parle de ce Monsieur-là , c'est un gaillard qui ne s'embarasseroit non plus de jetter voté cousin par les fenêtres , que de boire un varre de vin. Je ne voudrois morgué pas jurer qu'il ne fût queuque part à roder ici aux environs.

LEANDRE.

J'en ai aussi quelque soupçon. Le diable m'emporte s'il ne fait du tapage.

LA BARONNE.

Mais sçavez-vous bien, mes enfans, que ce que vous me dites-là m'inquiète fort ? Il faut que j'approfondisse cette affaire, & que j'en avertisse mon gendre. Comment ma fille dit-elle que se nomme ce Gentilhomme ?

L'OLIVE.

Alle l'a dit plusieurs fois devant moi ; mais je ne sçaurois m'en souvenir. Je crois que je te l'ai dit, Nicolas ; t'en souviens-tu mieux ?

LEANDRE.

Attendez, je crois qu'il s'appelle.... qu'il s'appelle... Lien... Lian... Lican... passangué, je ne sçaurois débarrgouller ce peste de nom-là.

LA BARONNE.

N'est-ce pas Léandre ?

LEANDRE.

Oui, Liandre ; voilà ce que c'est.

LA BARONNE.

Voici mon cousin fort à propos. Demeurez ; il faut que je l'avertisse de ce que vous venez de m'apprendre.

S C E N E I V.

Les Acteurs précédens, M. DES MAZURES.

LA BARONNE *allant au-devant de son cousin qui rêve.*

M On cher cousin, je suis dans une allarme effroyable.

M. DES MAZURES.

Comment ! De quoi s'agit-il ?

LA BARONNE.

Il s'agit de ce que vous courez risque de la vie.

M. DES MAZURES.

Cousine incomparable, je crois que vous avez raison. Je suis en danger de mourir d'impatience. Je cherche par-tout Mademoiselle votre fille, je la demande à tous les échos d'alentour ; ils font surds à ma voix, & je ne puis trouver ma Déesse. J'ai un torrent de belles pensées qui vont me suffoquer, si elle ne vient pas leur ouvrir le passage.

L'enthousiasme me possède :

Inhumaine, barbare, accourez à mon aide.

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu ! trêve aux belles pensées. Je vous dis...

M. DES MAZURES.

*Angélique est un Ange, & ses divins appas
Font dans mon tendre cœur un terrible fracas.*

LA BARONNE.

Faites-moi la grace de m'écouter.

LEANDRE à l'Olive.

Quel original!

M. DES MAZURES à part.

Oui, elle est toute charmante, autant que j'en puis juger;
pour l'avoir entrevue un instant.

LA BARONNE.

Nous en parlerons une autre fois. Sçachez...

M. DES MAZURES à part.

Mais elle m'a piqué au vif, la petite friponne.

LA BARONNE.

Je vous dis...

M. DES MAZURES.

Car je vois qu'elle me fuit pour échauffer mon amour.

LA BARONNE.

Oh! ne m'écoutez donc pas.

M. DES MAZURES.

Vous avez beau dire, je comprends son adresse. Rien
n'est plus délicat ni plus spirituel.

LA BARONNE.

Mon cousin, vous moquez-vous de moi?

M. DES MAZURES.

C'est vous qui me plaisantez. Mais que veulent dire toutes
les mines que me fait ce nigaud-là?

LA BARONNE.

Ne vous y trompez pas; il n'est pas si sot que vous le
croyez.

M. DES MAZURES.

Parbleu, il en a pourtant bien la mine.

LEANDRE.

Patience, M. des Mazures; je vous ferons connoître qui
je sommes.

L'OLIVE.

Il y a des gens dans ce bas monde qui pourront bien
rabattre votre caquet.

M. DES MAZURES d'un air important.

Dites-moi un peu, Messieurs les faquins, qui sont les
gens qui rabattront mon caquet?

LEANDRE le contrefaisant.

Je ne nommons personne.

L'OLIVE le contrefaisant aussi.

Rira bien qui rira le dernier.

M. DES MAZURES.

Qui rira le dernier ? Je crois, Dieu me le pardonne, que ces marauts-là me menacent !

LA BARONNE.

Eh non, mon cousin, vous ne les entendez pas. Ecoutez-moi un moment, & vous comprendrez ce qu'ils veulent dire.

M. DES MAZURES.

Ce qu'ils veulent dire ? C'est bien à eux à me dire quelque chose. Sans le respect que j'ai pour vous, ma cousine, je leur apprendrais à parler à un homme de ma qualité.

LEANDRE *lui frappant rudement sur l'épaule*

Ne vous échauffez pas, M. des Mazures ; ça pourroit avoir queuque mauvaïse suite.

L'OLIVE *faisant de même.*

Ça est vrai, ça est vrai. Crachez des vars tout votre fou ; mais, par la ventreguoi, ne gesticulez point, je vous en avartis.

M. DES MAZURES.

Il est vrai que je me déshonorerois en châtiant moi-même une aussi vilaine canaille ; mais si j'appelle mes gens, je leur ferai donner les étrivieres.

L'OLIVE.

Vos gens ? Sont-ils aussi vigoureux que vos chevaux ?

LEANDRE.

On voit bien qu'ils sont au service d'un Poète ; ils ont ; morgué, les dents plus longues que le bras.

M. DES MAZURES, *mettant la main sur la garde de son épée, Léandre & l'Olive se mettent à rire.*

Il faut que j'aneantisse ces marauts-là.

LA BARONNE *l'arrêtant.*

Que faites-vous, mon cousin ? Seriez-vous assez emporté pour frapper mes gens devant moi ?

M. DES MAZURES *d'un ton tragique.*

Rendez grace au respect que j'ai pour la Baronne ;

Sortez, faquins, sortez, c'est moi qui vous l'ordonne.

(Léandre & l'Olive se mettent à rire encore plus fort.)

LA BARONNE.

Retirez-vous, mes enfans, & songez aux égards que vous devez à un Gentilhomme qui à l'honneur de m'appartenir.

L'OLIVE.

Je sortons pour vous obéir ; mais, tatigué, je varrons s'il nous fera bailler les étrivieres.

LEANDRE.

Je vous baisons les mains, M. des Mazures. *(D'un ton tragique, comme celui qu'a pris M. des Mazures.)* Venez

promener vos belles pensées dans notre jardin , & je vous régalerons d'une salade.

Ils s'en vont en se moquant de lui.

S C E N E V.

LA BARONNE, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES.

VOilà deux marouffles bien effrontés ! Il semble qu'on les ait payés pour m'insulter ; mais s'ils continuent , ma belle cousine , je serai obligé en conscience de les faire affommer.

LA BARONNE.

Il y a peu de temps qu'ils me servent ; c'étoient les meilleurs domestiques du monde : rien n'étoit plus sage , plus réglé , plus respectueux. Je leur trouvois même trop de politesse pour des Jardiniers ; mais depuis que vous êtes ici , je ne les reconnois plus : ils vous ont pris en aversion , & ils se déchaînent contre vous à chaque instant.

M. DES MAZURES.

Les faquins !

LA BARONNE.

Il y a ici quelques dessous de cartes que nous ne voyons pas. Ne seroit-ce point ma fille qui seroit agir & parler ces gens-ci ?

M. DES MAZURES.

Et à quels propos ?

LA BARONNE.

Afin de me refroidir pour vous.

M. DES MAZURES.

Vous croyez donc qu'elle ne m'aime pas ?

LA BARONNE.

Oui , vraiment , je le crois : elle l'a déclaré assez hautement ; & à vous dire le vrai , cela m'embarrasse.

M. DES MAZURES.

Et pourquoi , je vous prie ?

LA BARONNE.

La question est excellente. Si elle vous épouse malgré elle , croyez-vous qu'elle vous rende fort heureux ?

M. DES MAZURES.

Non , vraiment. Mais je vous répons , moi , qu'elle m'épousera de tout son cœur.

LA BARONNE.

Et sur quoi fondez-vous cette espérance ?

M. DES MAZURES.

Sur deux raisons sans réplique : mon mérite, & son bon goût.

LA BARONNE.

Ne vous y fiez pas ; je la crois prévenue pour quelque autre.

M. DES MAZURES.

Tant mieux.

LA BARONNE.

Comment, tant mieux ?

M. DES MAZURES.

*Sans doute. En triomphant de sa flamme amoureuse ;
Ma victoire en sera d'autant plus glorieuse.*

LA BARONNE.

A ce qu'il me paroît, mon cousin, vous avez assez bonne opinion de votre petite personne.

M. DES MAZURES.

Quand on est accoutumé à vaincre, on ne craint point d'être battu.

LA BARONNE.

Ma fille n'est pas une Provinciale, je vous en avertis ; & puisqu'il faut vous dire tout, celui qu'elle aime est un jeune courtisan des plus accomplis, à ce qu'on m'assure.

M. DES MAZURES.

Et que m'importe ? Croyez-vous qu'un courtisan puisse me surpasser en bonne mine, en esprit, en graces, en talens, en vivacité, en tout ce qui peut toucher & charmer un cœur ? Si Angélique étoit une bête, une innocente, peut-être que mes belles qualités ne la frapperoient pas ; mais étant aussi délicate, aussi spirituelle, & aussi savante que vous le dites, il est aussi impossible qu'elle ne sympathise pas avec moi, qu'il est impossible que l'aiman n'attire pas le fer.

LA BARONNE.

Supposons tout ce que vous croyez ; il est certain cependant que vous avez un rival dangereux, qu'on croit qu'il est en ce pays-ci, & qu'il est homme à vous insulter ; ainsi tenez-vous sur vos gardes. Vous rêvez ?

M. DES MAZURES.

*Elle a beau se tenir en garde,
L'Amour, ce petit Dieu qui darde ;
Sçaura si bien darder son cœur,**Que le mien tôt ou tard s'en rendra possesseur.*

LA BARONNE.

Oh, vous m'impatientez! Vous rêvez & vous faites des vers, au lieu de profiter de l'avis que je vous donne.

M. DES MAZURES.

Excusez, ma chere cousine; je pelotte en attendant partie. J'ai une si haute idée de l'esprit de Mademoiselle votre fille, que je tends tous les ressorts du mien, pour ne pas demeurer court avec elle: cette pensée m'occupe uniquement, & je serai incapable de vous écouter, jusqu'à ce que j'aie étalé tout mon mérite à ses yeux.

LA BARONNE.

La voici fort à propos. Au premier mot elle va vous convaincre qu'elle est au-dessus de sa réputation, & qu'il n'y a point de fille en France qui ait plus d'esprit qu'elle. Au reste, je compte sur votre discrétion; c'est pourquoi je vous laisse ensemble.

M. DES MAZURES.

Ne craignez rien, ma cousine: le corps n'aura point de part à cette entrevue; ce ne sera qu'un assaut d'esprit. Tout mon embarras est de savoir si j'attaquerai son cœur en vers ou en prose.

LA BARONNE.

En prose, & point de vers, si vous m'en croyez. Ma fille, comme Monsieur doit être ce soir votre mari, je vous laisse un moment avec lui, afin qu'il puisse voir que le portrait qu'on lui a fait de vous n'est point flatté. Faites bien les honneurs de votre esprit, & songez que mon cousin sera désormais l'unique personne à qui vous devez tâcher de plaire.

S C E N E V I.

ANGELIQUE, M. DES MAZURES,

Qui lui fait de profondes révérences, qu'Angélique lui rend par des révérences ridicules.

M. DES MAZURES à part

Pour une fille qui vient de Paris, voilà des révérences bien gauches! Je crois qu'il faut nous asseoir, Mademoiselle, car nous avons bien des jolies choses à nous dire.

ANGELIQUE *d'un ton niais.*

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur.

M. DES MAZURES à part.

C'est la pudeur apparemment qui lui donne un air si déconcerté. Voulez-vous, Mlle, que nous parlions en vers?

ANGELIQUE.

ANGELIQUE:

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

M. DES MAZURES:

Eh bien! parlons donc en prose.

ANGELIQUE.

Encore moins. Je n'aime point la prose.

M. DES MAZURES.

Oh, oh! cela est nouveau. Comment voulez-vous donc que nous parlions?

ANGELIQUE.

Je veux que nous parlions... comme on parle.

M. DES MAZURES.

Mais, quand on parle, c'est en prose ou en vers?

ANGELIQUE.

Tout de bon?

M. DES MAZURES.

Et, assurément.

ANGELIQUE.

Ah! je ne favois pas cela.

M. DES MAZURES.

Allons, allons, vous badinez. Prenons le ton sérieux: je vais vous étaler toutes les richesses de mon esprit, prodiguez-moi les trésors du vôtre. Je sçais que c'est le pactole qui roule de l'or avec ses flots.

ANGELIQUE.

Tout de bon? Mais vous me surprenez. (*Lui faisant la révérence.*) Qu'est-ce que c'est qu'un pactole, Monsieur?M. DES MAZURES *à part.*

Pour une fille d'esprit, voilà une question bien sotté! Quoi! vous ne connoissez pas le pactole!

ANGELIQUE.

Je n'ai pas cet honneur-là.

M. DES MAZURES *à part.*

Elle n'a pas cet honneur-là! Par ma foi, le réponse est pitoyable. Ignorez-vous, Mademoiselle, que le pactole est un fleuve?

ANGELIQUE.

C'est un fleuve?

M. DES MAZURES.

Oui, vraiment.

ANGELIQUE *en riant.*

Ah! j'en suis bien aise.

M. DES MAZURES *à part.*

Oh, parbleu, je m'y perds. Si on appelle cela de l'esprit, ce n'est pas du plus fin, assurément. Mademoiselle, vous

me surprenez à mon tour : je vous croyois une virtuose.
ANGELIQUE.

Fi donc , Monsieur , pour qui me preniez-vous ? Je suis une honnête fille , afin que vous le sçachiez.

M. DES MAZURES.

Mais on peut être une honnête fille , & être une virtuose.
ANGELIQUE.

Et moi , je vous soutiens que cela ne se peut pas. Moi , une virtuose !

M. DES MAZURES.

Puisque ce terme vous choque , Mademoiselle , je vous dirai plus simplement , que je vous croyois une savante.

ANGELIQUE.

Oh , pour savante , cela est vrai , cela est vrai.

M. DES MAZURES, *après l'avoir examinée.*

Hom , c'est de quoi je commence à douter. Voyons cependant. Vous savez , sans doute , la Géographie ?

ANGELIQUE.

Oh , vraiment oui.

M. DES MAZURES.

L'Histoire ?

ANGELIQUE.

Encore mieux.

M. DES MAZURES.

La Fable ?

ANGELIQUE.

Sur le bout de mon doigt.

M. DES MAZURES.

La Philosophie ?

ANGELIQUE.

Je vous en réponds.

M. DES MAZURES.

La Chronologie ?

ANGELIQUE.

C'est mon fort.

M. DES MAZURES.

Tableau , vous faites les plus jolis vers du monde ?

ANGELIQUE.

Ah , ah !

M. DES MAZURES.

Et vous écrivez des Lettres ravissantes ?

ANGELIQUE.

En doutez-vous ?

M. DES MAZURES.

Oh ça , pour commencer par l'Histoire , lequel aimez-vous

mieux d'Alexandre ou de César, de Scipion ou d'Annibal ?
ANGELIQUE.

Je ne connois point ces Messieurs-là. Apparemment qu'ils ne font pas venus ici depuis que je suis de retour de Paris.

M. DES MAZURES.

Ah, nous voilà bien retombés ! Je vois que vous n'êtes pas forte sur l'Histoire Romaine. Peut-être sçavez-vous mieux celle de France. Combien comptez-vous de Rois de France depuis l'établissement de la Monarchie ?

ANGELIQUE.

Combien ?

M. DES MAZURES.

Oui.

ANGELIQUE.

Mil sept cens soixante-trois.

M. DES MAZURES.

Ah, bon Dieu ! Mil sept cens soixante-trois Rois ?

ANGELIQUE.

Affurément.

M. DES MAZURES.

Et qui vous a appris cela ?

ANGELIQUE.

C'est ma Nourrice.

M. DES MAZURES.

Sa Nourrice lui a appris l'Histoire de France !

ANGELIQUE.

Pourquoi non ? Elle m'a appris aussi l'Histoire de Richard sans-peur, de Robert-le-Diable, de la belle Maguelonne, & de Pierre de Provence

M. DES MAZURES.

Voilà une très-belle érudition. Et de la Fable, qu'en sçavez-vous ?

ANGELIQUE.

Je sçai le Conte de Peau-d'Asne, de Moitié-de-Cocq & de Marie-Cendron.

M. DES MAZURES *la contrefaisant.*

Et de Marie-Cendron ! Je ne sçais plus que penser de cette fille-là... Mademoiselle, cessez de plaisanter, je vous prie ; car, ou votre pere & votre mere m'ont trompé, ou certainement vous vous moquez de moi.

ANGELIQUE.

Moi ! me moquer de M. des Mazures ? Ah ! j'ai trop de respect pour lui. Croyez, Monsieur, que je suis toute bonne, & que je n'y entends point de finesse.

M. DES MAZURES.

Mais vous sçaviez, disiez-vous, l'Histoire, la Géographie, la Chronologie, la Fable, la Philosophie; vous faisiez des vers charmans, vous écriviez des Lettres ravissantes....

ANGELIQUE.

Hélas! je le disois pour vous faire plaisir.

M. DES MAZURES.

Vous ne sçavez donc rien?

ANGELIQUE.

Je sçai lire passablement, & j'apprends à écrire depuis deux mois.

M. DES MAZURES.

La peste! vous êtes fort avancée. Mais comme je vous trouve jolie, je vous passe votre ignorance: ce que vous perdez du côté de l'érudition, vous le regagnez du côté de l'esprit, sans doute; car on dit que vous en avez infiniment.

ANGELIQUE.

Infiniment, cela est vrai. Je vous avoue tout bonnement que j'ai de l'esprit comme un ange.

M. DES MAZURES.

Et vous le dites vous-même?

ANGELIQUE.

Pourquoi non? Est-ce un péché que d'avoir de l'esprit?

M. DES MAZURES.

Ma foi, si c'en est un, je ne crois pas que vous deviez vous en accuser.

ANGELIQUE.

Vous me prenez donc pour une bête?

M. DES MAZURES.

Cela me paroît ainsi; mais après ce qu'on m'a dit, je n'ose encore le croire. De grace, ne me cachez plus votre mérite.

*Beau Soleil, adorable Aurore,
Vous que j'aime, vous que j'adore,
Déployez cet esprit que l'on m'a tant vanté,
Et j'enchaîne à vos pieds ma tendre liberté.*

Allons, imitez-moi; un petit impromptu de votre façon.

ANGELIQUE.

Oh, très-volontiers. Je vois qu'il faut vous contenter.

M. DES MAZURES.

Je sentoie bien que vous me trompiez. Courage, belle Angélique; étalez enfin toutes vos merveilles.

ANGELIQUE *feignant de rêver.*

Un petit moment, s'il vous plaît.

Comédie.

M. DES MAZURES.

Volontiers. Y êtes-vous ?

ANGELIQUE.

Oui. Ecoutez.

M. DES MAZURES.

J'écoute de toutes mes oreilles.

*Monsieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.
Je suis votre servante,
Très-humble & très-obéissante.*

M. DES MAZURES *à part.*

La peste soit de l'imbécile ! Ah, Madame la Baronne !
vous m'en donnez à garder.

ANGELIQUE.

N'êtes-vous pas content ?

M. DES MAZURES.

Charmé, je vous assure.

ANGELIQUE.

Vous me ravissez.

M. DES MAZURES.

Tout de bon ? J'ai donc le talent de vous plaire ?

ANGELIQUE

faisant une courte révérence à chaque question.
Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Oh, je n'en doute pas. M'aimez-vous, Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Et vous fouhaitez que je vous épouse ?

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Voilà une fille qui n'est point fardée. Mais, on dit que
j'ai un rival ?

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Que vous l'aimez de tout votre cœur ?

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

En voici bien d'une autre !... Et que si je vous épouse,
je pourrai bien être...

ANGELIQUE *faisant une profonde révérence.*

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Au diable soit l'imbécile : il n'y a plus moyen d'en douter ; c'est une idiote. On vouloit m'attrapper ; mais, à bon chat bon rat. Mademoiselle, je suis votre serviteur. Si vous avez besoin d'un mari, vous pouvez vous pourvoir ailleurs ; ne comptez plus sur moi.

ANGELIQUE.

Vous ne voulez plus m'épouser ?

M. DES MAZURES.

Non, sur ma foi.

ANGELIQUE.

Oh ! vous m'épouserez.

M. DES MAZURES.

Moi ? Moi, je vous épouserai ?

ANGELIQUE *d'un ton vif.*

Oui. Vous l'avez promis, & cela fera.

M. DES MAZURES.

Voilà la preuve complete de sa bêtise.

ANGELIQUE *feignant de pleurer.*

Que je suis malheureuse ! Vous me méprisez, vous me désespérez ; mais vous ferez mon mari, ou... vous direz pourquoi.

M. DES MAZURES.

Oh, cela ne fera pas difficile. Tableau, quelle commere ; avec son innocence !

ANGELIQUE.

Allez, vous devriez mourir de honte, de me faire un pareil affront : je vais m'en plaindre à mon papa. Ah, ah, ah. *Elle feint de pleurer & de sanglotter.*

M. DES MAZURES.

A votre papa ? Allez, vous êtes bien sa fille ; aussi spirituelle que lui, tout au moins.

S C E N E V I I.

Les Acteurs précédens, LE BARON, LA BARONNE.

LE BARON *à M. des Mazures.*
EH bien, n'êtes-vous pas charmé de l'esprit d'Angélique ?

M. DES MAZURES.

Oh, oui, très-charmé. C'est un prodige : vous me l'aviez bien dit.

LA BARONNE.

Que vois-je ! ma fille toute en pleurs ?

M. DES MAZURES *s'essuyant le front.*

Et moi tout en eau. Je sue de la tête aux pieds.

LE BARON.

Comment ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. DES MAZURES.

Cela veut dire que je n'ai jamais été à pareille fête.

LA BARONNE.

De quelle fête parlez-vous ? Ma fille pleure & soupire...
Lui auriez-vous manqué de respect ?

LE BARON.

Est-ce que vous auriez .. Co-bleu , si je le sçavois..

M. DES MAZURES.

Je suis venu , j'ai vu , je suis convaincu... cela me suffit.

LA BARONNE.

Et de quoi vous êtes-vous convaincu ?

M. DES MAZURES.

Que vous me preniez pour un sot ; mais je vous convain-
drai , moi , que je ne le suis pas.

LA BARONNE.

Que veut-il dire , ma fille ? Expliquez-nous cette énigme ?

ANGELIQUE *pleurant & sanglottant.*Hélas ! je n'en ai pas la force. Tout ce que je puis vous
répondre , c'est qu'il m'a dit cent impertinences , & qu'il
foutient que je suis... que je suis... J'étouffe , je suffoque ,
& je me retire.

SCENE VIII.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LE BARON.

DIRE des impertinences à ma fille ! Vous êtes un mal-
avisé , M. des Mazures.

LA BARONNE.

Pour moi , je n'y comprends rien ; expliquez-vous. Quel
défaut trouvez-vous en ma fille ? Vous avez dû vous apper-
cevoir d'abord que ses sentimens sont aussi élevés que son
esprit.

M. DES MAZURES.

Vous avez raison , l'un vaut l'autre.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela signifie , mon cousin.

M. DES MAZURES.

Eh fi, ma cousine!

LA BARONNE.

Quoi?

M. DES MAZURES.

Fi, vous dis-je! Vous m'aviez vanté votre fille comme une personne admirable par ses graces, par ses talens & par son esprit....

LA BARONNE.

Sans doute.

M. DES MAZURES.

Et moi, je vous la donne, soit dit sans vous offenser; pour la plus gauche, la plus ignorante & la plus imbécille de toutes les créatures.

LA BARONNE.

Etes-vous devenu fou, mon cousin, de parler ainsi d'une fille comme la nôtre?

LE BARON.

Corbleu, c'est votre portrait que vous faites, & non pas le sien.

M. DES MAZURES.

Quoi! vous me soutiendrez qu'Angélique a de l'esprit?

LE BARON.

Cent fois plus que vous, & ce n'est pas trop dire.

LA BARONNE.

Personne n'en eut jamais plus qu'elle.

M. DES MAZURES.

Oh! il faut que vous ou moi nous radottions!

S C E N E I X.

Les Acteurs précédens. LE COMTE, LA COMTESSE,
LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LE COMTE.

A Quoi vous amusez-vous donc, vous autres? Est-ce que nous ne dînerons point?

M. DES MAZURES *l'embrassant.*

Ah, mon cher Comte! (*Il chante.*)

J'ai perdu l'appétit : ô douleur sans pareille.

LE COMTE.

Parbleu, je l'ai donc trouvé, moi; car je meurs de faim.

LE PRÉSIDENT *au Baron.*

Auriez-vous eu quelque altercation? Vous me paroissez tous trois un peu altérés.

LE

LE COMTE.

Altérés! ils le font bien, s'ils le font plus que moi.

LA PRESIDENTE.

Effectivement, je crois qu'il y a ici quelque dispute.

LE COMTE.

Il ne faut disputer qu'à qui boira le mieux.

LA COMTESSE.

Faites-nous confidence du fait, & nous vous rajusterons.

LE COMTE.

Cela s'ajustera mieux à table : cinq ou six rasades apaiseront bien des difficultés.

M. DES MAZURES.

Monsieur le Comte, un sceau de vin ne me rendroit pas la joie que j'ai perdue.

LE PRESIDENT.

Ne peut-on sçavoir le sujet de votre affliction?

LE BARON.

Voici le fait en deux mots. Il est devenu fou.

LE COMTE.

Qu'il boive, le vin le rendra sage.

LE PRESIDENT.

Vous avancez un grand paradoxe. Si le vin fait perdre la raison, comment voulez-vous qu'il la rende?

LE COMTE.

Vous parlez comme un buveur d'eau que vous êtes, M. le Président. Pour moi, je n'ai jamais la tête si forte qu'à table, & quand j'ai vidé mes trois bouteilles, je gouvernerois toute l'Europe.

M. DES MAZURES *d'un ton d'emphase.**Plût au destin que je pusse assez boire**Pour oublier ma déplorable histoire!**Mais, grace à mon malheur, mon sort est si fatal;**Que le divin jus de la treille,**Soit qu'il m'endorme ou qu'il m'éveille,**Ne pourroit soulager mon mal.*

LA COMTESSE.

Mais que lui est-il donc arrivé.

M. DES MAZURES.

Le cas du monde le plus singulier. On me nie ce que j'ai vu, ce que j'ai senti.

LE BARON.

Et qu'avez-vous vu? Qu'avez-vous senti?

M. DES MAZURES.

Ce que vous vouliez me cacher.

LE PRÉSIDENT.

Expliquez-moi l'affaire, & je vais vous juger.

M. DES MAZURES.

Voici la question. Monsieur le Baron & Madame ma cousine me soutiennent que leur fille est un prodige de science & d'esprit; & moi, je leur soutiens que c'est un prodige d'ignorance & de bêtise. Prononcez.

LE PRÉSIDENT.

Comment prononcer sans examen sur deux instances contradictoires? Il nous faudroit des Avocats pour éclaircir la question.

LE COMTE.

Ou plutôt pour l'embrouiller. Ces Messieurs les Avocats ont beau faire les importans, ce ne sont que des marchands de crème fouettée: les sots les paient pour les faire parler, & moi, je les paierois pour les faire taire, ces glorieux bavards.

LA BARONNE.

En vérité, j'ai honte que mon cousin, que j'avois vanté pour un homme d'esprit, en témoigne si peu dans cette occasion.

M. DES MAZURES.

Et moi, je suis honteux que ma cousine, que je croyois judicieuse & sensée, veuille s'aveugler jusqu'au point de ne pas voir que sa fille n'a aucune des belles qualités qu'elle lui attribue. Je me donne au diable si j'ai jamais rien vu de si stupide que ce prétendu miracle de perfection.

LE BARON.

Par la ventrebleu...

LA BARONNE *au Baron.*

Point d'emportement, mon cœur; il nous est facile de nous justifier. Ces Messieurs & ces Dames ont du monde & de l'esprit, je les prends pour juges de notre différend.

LE PRÉSIDENT.

Volontiers. J'appointe la cause. Condamnons la Demoiselle Angélique à comparoître devant la Cour, pour exposer ses qualités & talens, perfections & imperfections, & se voir jugée définitivement. Défense au pere, à la mere & au futur conjoint d'assister à l'audience en personne.

LE COMTE.

Ni par Avocats: on se passera bien d'eux.

LE PRÉSIDENT.

Et ce, afin que la Cour puisse prononcer sans partialité. Telle est notre sentence provisoire. Messieurs & Mesdames, la confirmez-vous?

LE COMTE.

Oui ; mais à condition qu'avant de juger , nous irons tous à la buvette.

LE BARON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

J'ajoute encore une clause : c'est que pendant tout le repas ; il ne sera point question de la cause pendante pardevant nous , & que les procédures ne commenceront qu'après dîner..

LE BARON.

On ne peut mieux conseiller. Allons , le dîner nous attend.

M. DES MAZURES , à la compagnie.

Messieurs & Dames , un petit mot avant que de sortir,

Mes chers amis , allons nous mettre à table :

*Buvons du vin mousseux jusqu'à la fin du jour ;
Et quand nous serons pleins de ce jus délectable ,
Nous irons le cuver dans les bras de l'Amour.*

LA COMTESSE.

Toujours de l'esprit , Monsieur des Mazures.

M. DES MAZURES.

C'est mon défaut ; je ne sçaurois m'en corriger.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE , LÉANDRE , L'OLIVE.

L E A N D R E.

NON , je n'ai jamais rien entendu de si plaisant que le récit de votre conversation avec M. des Mazures. Comment avez - vous pu si bien contrefaire l'innocente , ayant autant d'esprit que vous en avez ?

L'OLIVE.

C'est justement parce que Mademoiselle a beaucoup d'esprit , qu'elle feint si bien de n'en avoir point. Pour jouer le rôle d'innocente , il faut être précisément tout le contraire.

J'avoue que cela m'a coûté : je suis née si sincère, que je ne me croyois pas capable de me déguiser ; mais que ne fait-on point pour ce qu'on aime ?

LEANDRE, *lui baisant la main.*

Charmante Angélique !

ANGÉLIQUE.

On a raison de dire que l'Amour est un grand maître, & qu'il vient à bout de tout ce qu'il entreprend.

LEANDRE.

Il nous le prouve d'une façon bien nouvelle. D'une imbécille il fait quelquefois une fille d'esprit ; aujourd'hui d'une fille d'esprit il fait une imbécille.

L'OLIVE.

Avouez, Mademoiselle, qu'il n'a pas fait ce miracle-là tout seul, & que la malice y a autant de part que l'Amour.

ANGÉLIQUE.

J'en demeure d'accord. Ce m'est un plaisir bien vif de faire mon possible pour me conserver à ce que j'aime ; mais c'en est un pour moi bien piquant, de berner un fat que je hais, & de lui jouer un tour qui le rendra ridicule à toute éternité.

L'OLIVE *à Léandre.*

Je ne me trompois pas, comme vous voyez. Je connois les femmes.

ANGÉLIQUE.

Il n'en est pas quitte, & je lui réserve un autre plat de mon métier.

LEANDRE.

Et quel est ce nouveau ragoût dont vous allez le régaler ?

ANGÉLIQUE.

Je vais feindre en sa présence, & devant toute la compagnie, que le désespoir où je suis d'être forcée de l'épouser, me donne des vapeurs noires, & me fait devenir folle. Je dirai, je ferai tant d'extravagances, qu'il desirera bien moins d'être mon mari, que je n'ai envie d'être sa femme : c'est le coup de grace que je lui prépare.

LEANDRE.

Rien n'est mieux imaginé ; & vous avez tout l'esprit qu'il faut pour jour ce personnage.

L'OLIVE.

De notre côté, nous lui préparons un petit compliment qu'il trouvera fort incivil, je vous en réponds ; & comme Messieurs les Poètes ne sont pas courageux, nous ferons si belle peur à notre homme, qu'il se trouvera trop heureux de renoncer à ses prétentions.

ANGELIQUE.

Léandre m'a confié ce projet, & je l'approuve. La question maintenant est de sçavoir ce qui s'est passé entre mon pere, ma mere & Monsieur des Mazures, après que je les ai laissés ensemble.

LEANDRE.

N'en avez-vous rien pénétré à table.

ANGELIQUE.

Non ; car de peur de me trahir, je ne m'y suis pas plutôt assise, que j'ai fait semblant de me trouver mal ; & sous ce prétexte, j'ai demandé la permission de me retirer. Mais j'ai mis ma petite sœur aux écoutes, & il faudra qu'on se soit bien caché, si elle n'a pas découvert le mystere.

LEANDRE.

Il est vrai qu'elle est toute des plus rusées.

ANGELIQUE.

Elle l'est à tel point, qu'elle vous a reconnus l'un & l'autre, & qu'elle a pénétré toutes nos manœuvres.

L'OLIVE.

Ah, morbleu ! nous voilà perdus.

ANGELIQUE.

Allez, ne craignez rien ; elle est aussi méchante qu'elle est fine, & je vous répons qu'elle aura cent fois plus de plaisir à nous aider à tromper ma mere & M. des Mazures, qu'à leur découvrir que nous les trompons.

L'OLIVE.

La peste, quelle petite commere ! On en fera quelque jour une habile femme. Ce seroit un meurtre de laisser un si bon sujet en Province ; il est tout fait pour Paris. Mais, je crois que la voici : je suis curieux de voir de quelle maniere elle va nous aborder.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, BABET.

BABET *en souriant.*

Dieu te gard, Maître Pierre.

L'OLIVE.

Et vous aussi, Mademoiselle.

B A B E T ;

D'un grand sérieux, & faisant une profonde révérence,
 Votre très-humble servante, Monsieur Nicolas.

LEANDRE.

Sarviteur, farviteur, Mademoiselle Babet:

BABET.

Que faites-vous donc ici tous trois ?

L'OLIVE.

Eh, nous parlions de la pluie & du beau temps:

BABET.

De la pluie & du beau temps ? Hom, vous avez des conversations plus intéressantes que celle-là. Ouais, ma sœur a bien du goût pour les Jardiniers ! Je crois qu'elle veut apprendre le métier.

L'OLIVE.

Eh bien, nous vous l'apprendrons aussi quand vous ferez grande.

BABET.

Quand je serai grande ? Allez, allez, toute petite que je suis, j'apprendrois aussi bien que ma sœur ; mais il n'y a point de maître ici pour moi.

LEANDRE.

Pardonnez-moi, vraiment. Ne puis-je pas vous instruire en même temps que Mademoiselle ?

BABET.

Oh, je vous baise les mains ; il me faut un maître à moi toute seule.

L'OLIVE.

Eh bien, jè le ferai, moi : aussi-bien ai-je besoin d'une écolière.

BABET.

Oh, voyez donc comme il fera mon maître. Je crois que je suis d'aussi bonne maison que ma sœur ; & puisqu'elle se fait instruire par un Colonel, je puis bien aspirer du moins, à un Capitaine.

ANGELIQUE.

Paix. Parlez bas, ma petite ; on pourroit vous entendre.

BABET.

Ne craignez rien, nous sommes en sureté ; tout le monde est encore à table. M. le Comte des Guérets s'est enivré dès le potage, & il fait tant de fracas, tant de fracas, qu'on n'entendrait pas tonner dans la salle ; ainsi, parlons librement de nos petites affaires.

ANGELIQUE.

Eh bien, ma chere, quelles nouvelles nous direz-vous ? De quoi s'est-on entretenu ?

BABET.

On n'a parlé que de vous. Quel tapage ! (*Fort vite.*) Vous

êtes cause que mon papa gronde maman ; maman gronde M. des Mazures ; M. des Mazures leur répond en vers ; Madame la Comtesse le seconde en battant des mains , M. le Président en parlant latin , Madame la Présidente en jargon précieux , & M. le Comte en jurant comme un possédé.

ANGELIQUE.

Ainsi me voilà reconnue pour une imbécille , & déclarée telle sur la parole de M. des Mazures.

BABET.

Oh ! M. le Président dit que ce n'est que par provision ; qu'on vous jugera tantôt , après un mur examen , & qu'il y a des Commissaires nommés pour cela.

L'OLIVE.

Parbleu , cela est bouffon ! Et qui font-ils ces Commissaires ?

BABET.

Dame , c'est M. le Comte , Madame la Comtesse , M. le Président & sa chere épouse.

ANGELIQUE.

Tant mieux : ceci me fait naître une idée. Pour mieux brouiller , M. des Mazures avec mon pere & ma mere , bien loin de faire l'imbécille en présence de mes juges , je vais prendre devant eux un ton si sublime , que mon Phébus leur fera croire que je suis le plus bel esprit du monde. Vous sçavez que les galimathias pédantesques imposent infiniment aux Provinciaux. Ils soutiendront à M. des Mazures qu'il s'est trompé sur mon sujet , tandis que Babet , que je viens d'instruire le confirmera dans l'opinion que je suis une idiote ; ce qui va former un embrouillement , d'où s'ensuivra la rupture que nous desirons.

LEANDRE.

Nos affaires prennent un bon tour.

BABET.

Je vous en réponds. A chaque mot que dit M. des Mazures , maman jette sur lui des regards terribles ; mon papa qui est déjà entre deux vin , & qui n'est pas bon quand il a bu , lui a dit tantôt... Mais j'entends un grand bruit : on se leve de table. Voici notre homme ; retirez-vous , & laissez-moi faire.

ANGELIQUE.

Souvenez-vous bien de mes instructions.

BABET.

Fiez-vous à moi ; je jouerai mon rôle aussi bien que vous

SCENE III.

BABET *seule.*

OUI, oui, je me tirerai bien d'affaires : quand il s'agit de mentir, je ne suis jamais embarrassée.

SCENE IV.

M. DES MAZURES, BABET.

V Oici Babet fort à propos ; il faut que je la questionne un peu. Eh, bon jour ma petite maman : que faites-vous donc ici toute seule ?

BABET.

Pas grand'chose. Je m'ennuie.

M. DES MAZURES.

Vous vous ennuyez ? Pauvre enfant ! Eh bien, jafons ensemble ; cela vous défennuiera.

BABET.

Voyons. Qu'avez-vous à me dire ?

M. DES MAZURES.

Eh mais, je vous dirai que vous êtes fort jolie.

BABET.

Tout de bon, trouvez-vous cela ?

M. DES MAZURES.

Assurément ; & si vous voulez je vous ferai l'amour.

BABET.

On dit que je suis encore trop petite ; mais, patience, je grandirai.

M. DES MAZURES.

Que je fois un coquin, si je ne vous trouve plus belle que votre sœur aînée.

BABET.

En vérité, je crois que vous avez raison.

M. DES MAZURES.

Et je vais gager cent pistoles que vous avez cent fois plus d'esprit qu'elle.

BABET.

Oh, vous pouvez gager : je vous réponds que vous gagnerez. Je ne suis qu'un enfant ; mais, entre nous, je sçais fort bien que ma pauvre sœur n'est qu'une bête.

M.

M. DES MAZURES.

Parbleu on a bien raison de dire que la vérité sort de la bouche des enfans ! Mais, dites-moi, ma charmante, votre pere & votre mere font-ils persuadés comme vous que votre sœur n'a point d'esprit.

BABET.

Oh, que vous en sçavez long ! mais je vous vois venir : vous voulez me tirer les vers du nez. A d'autres ; vous ne m'y tenez pas.

M. DES MAZURES.

Non, sérieusement ; dites-moi ce que vous sçavez là-dessus, & je vous promets que je planterai-là votre sœur, & que je vous épouserai dans deux ans.

BABET.

Oui ! Oh, je vais donc vous découvrir tout le mystere, pourvu que vous me promettiez de ne pas faire semblant que je vous aie parlé.

M. DES MAZURES.

Je vous jure...

BABET.

Ah ! ne jurez pas ; vous me feriez peur.

M. DES MAZURES.

Eh bien, je vous donne ma parole de Gentilhomme que personne ne sçaura ce que vous m'aurez dit.

BABET.

Cela suffit. Mais, voyez, je vous prie, si personne ne nous écoute.

M. DES MAZURES.

Je m'en vais regarder de tous les côtés.

BABET *à part*,

Et moi, je m'en vais t'en donner de toutes les couleurs.

M. DES MAZURES.

Oh ça, nous sommes parfaitement seuls. Ne me cachez rien, ma petite poule.

BABET.

Je m'en ferois conscience. Il n'y a rien de plus vrai que ma sœur est imbécile.

M. DES MAZURES.

Je l'ai bien senti d'abord. Têtebleu, que j'ai bon nez !

BABET.

Elle avoit près de douze ans, qu'elle ne pouvoit encore ni marcher ni parler.

M. DES MAZURES.

Oh, oh ! je ne sçavois pas celui-là.

BABET.

C'est à cause de cela que mon papa & maman l'envoyèrent à

Paris, afin que ma tante la fit un peu dégourdir.

M. DES MAZURES.

Fort bien ! Voilà encore ce qu'on m'avoit caché.

BABET.

Ma tante eut toutes les peines du monde à la faire parler ; mais dès qu'elle sçut parler, ma tante auroit voulu qu'elle fût redevenue muette.

M. DES MAZURES.

A cause de sa bêtise ?

BABET.

Vous l'avez deviné. Il venoit tous les jours de beaux Messieurs chez ma tante.

M. DES MAZURES.

Eh bien ?

BABET.

Eh bien, elle les prioit de donner de l'esprit à ma sœur. Croiriez-vous bien qu'ils n'en ont jamais pu venir à bout.

M. DES MAZURES.

Parbleu, voilà une bêtise bien incurable !

BABET.

Assurément ; car lorsque nous sommes revenus ici, mon papa & maman l'ont trouvée encore plus sotte que quand elle est partie.

M. DES MAZURES.

Cependant ils prétendoient me persuader qu'elle avoit de l'esprit comme un ange.

BABET.

C'est qu'ils vouloient vous attrapper, pour s'en défaire.

M. DES MAZURES.

Je m'en suis douté. Que je suis heureux d'avoir tant d'esprit !

BABET

Comme ils ne se défient pas de moi, parce que je suis un enfant, ils disent devant moi tout ce qu'ils pensent. Ah ! qu'ils sont fâchés que ma sœur ait eu une conversation avec vous ! Ils comptoient que vous les croiriez sur leur parole, & que vous l'épouseriez avant que d'avoir sondé son esprit, ou que vous la trouveriez assez jolie pour passer sur sa bêtise.

M. DES MAZURES.

Diable, que je n'étois pas si sot ! On n'attrappe pas comme cela le Seigneur des Mazures. A qui vendent-ils leurs coquilles ?

BABET.

Oh ça, vous voilà bien instruit. Si vous me trahissez, je ne vous dirai plus rien.

M. DES MAZURES.

Comptez, mon petit ange, que j'aimerois mieux mourir que de vous commettre.

BABET.

Vous seriez cause qu'on me fouetterois jusqu'au sang.

M. DES MAZURES.

Ne craignez rien, belle Babet, je ferai semblant d'ignorer tout, mais je profiterai de ce que vous me dites.

BABET.

Oh, pour cela, vous ferez fort bien. Croyez-moi, je vous parle en amie, ne songez plus à ma sœur; elle ne vous convient point, & je crois, sans vanité, que je ferai mieux votre affaire.

M. DES MAZURES.

Oui, mon cher cœur, vous avez tout l'esprit qu'il me faut. Plût au ciel que vous eussiez l'âge de votre sœur, je vous épouserois tout-à-l'heure.

BABET.

Eh bien, je vais me dépêcher de devenir grande. Adieu, Monsieur, je me retire au plus vite, car si on nous trouvoit ensemble, on soupçonneroit quelque chose.

M. DES MAZURES.

Avant que nous nous séparions, il faut que je vous baise.

BABET lui faisant la révérence.

Oh, non; je ne donne rien d'avance. Remettons cela après notre mariage.

Elle lui fait plusieurs révérences, & quand il est tourné, elle lui fait les cornes. Il se retourne vers elle, & elle lui fait une autre révérence, & s'enfuit.

S C E N E V.

M. DES MAZURES *seul.*

Dieu merci, me voilà bien au fait, & par une voie qui ne peut m'être suspecte. Il n'y a point de doute présentement que ma bonne cousine n'eût formé le dessein de m'attraper comme un sot. Ce vieux fou de Baron vouloit se mettre aussi de la partie. Mais, parbleu, ils seront attrapés eux-mêmes, car je n'épouserai point leur sottise fille; m'y voilà déterminé. Pour les mieux punir encore, & pour me justifier, je veux que la compagnie soit convaincue de l'imbécillité d'Angelique; cela me donnera un prétexte plausible pour rompre tous mes engagements.

SCENE VI.

M. DES MAZURES. LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Les beaux esprits cherchent toujours la solitude, & moi je cherche toujours les beaux esprits. A quoi rêviez-vous ? Étiez-vous occupé de votre maîtresse, ou de quelque ouvrage nouveau ? Vous ne dites rien ?

M. DES MAZURES *après avoir un peu rêvé ;*

Si ma belle maîtresse

Avoit autant d'apas que la belle Comtesse,

J'y rêverois sans cesse.

LA COMTESSE.

Ah ! que cela est joli, que cela est poli ! Je veux retenir ces paroles-là, pour les faire mettre en musique.

Si ma belle maîtresse

Avoit autant d'apas que la belle Comtesse,

J'y rêverois sans cesse.

Voilà, sans contredit, le plus beau morceau que vous ayez jamais fait.

M. DES MAZURES.

Palsangbleu, j'en ferai bien d'autres

Sur des apas comme les vôtres.

LA COMTESSE.

Encore ? Ce palsangbleu est impayable ; c'est un petit tour cavalier qui frappe, qui saisit. J'aime les tours cavaliers. En vérité, vous êtes un homme prodigieux.

M. DES MAZURES.

Oh ! je le fai bien. Madame.

LA COMTESSE.

Non, je ne me dédis point de ce que je vous ai dit ce matin : Il n'y a que les gens de qualité qui sachent faire des vers ; tous les autres Poètes me paroissent des pédans. Ces Corneilles, ces Racines, ces Boileaux, par exemple, ont, par-ci, par-là, de beaux endroits ; mais cela est si guindé, si haut monté ! ils ne disent point de jolies choses. & ils ne veulent point avoir d'esprit. Je gage qu'ils ne faisoient point d'impromptus comme vous.

M. DES MAZURES.

Oh ! pour celui-là, je vous en répons. C'est un talent que le Ciel n'accorde pas deux fois en un siècle.

LA COMTESSE.

Pour moi , je tiens que vous êtes le Phénix du nôtre. Je veux absolument que vous m'appreniez à faire des impromptus.

M. DES MAZURES.

De tout mon cœur. Je crois que vous y réussirez à merveille. Il ne faut que de la vivacité & de la hardiesse.

LA COMTESSE.

Dieu merci , j'en suis bien pourvue. J'ai de la théorie ; il ne me manque que la pratique.

M. DES MAZURES.

Je vous la donnerai. Deux ou trois leçons vous rendront plus habile que moi.

LA COMTESSE.

Vous aurez du moins une écolière bien docile. Essayons un peu si j'ai quelque disposition. Quel sujet prendrons-nous.

M. DES MAZURES.

Faisons une petite églogue amoureuse , entre un Berger & une Bergere ; vous ferez la Bergere Cloris , & je ferai le Berger Tyrcis.

LA COMTESSE.

Rien n'est mieux pensé. Il faut prendre aparemment un ton bien tendre.

M. DES MAZURES.

A fendre les pierre. Mais malgré la tendresse , il faut que l'esprit domine ; de l'esprit à chaque hémistiche.

LA COMTESSE.

Vous avez raison ; c'est le goût des Auteurs à la mode : Suposons donc , par exemple , que nous nous aimions tendrement vous & moi.

M. DES MAZURES *l'embrassant.*

Oui , suposons cela , ma belle Comtesse.

LA COMTESSE.

Et que nous nous exprimons notre amour en gardant nos moutons. Nous sommes couchés nonchalemment sur un verd gazon , à l'ombre d'un ormeau , le long d'un clair ruisseau. Notre passion est si violente , qu'elle nous ôte la parole ; mais nos tendres regards expriment nos désirs. Enfin , cédant aux transports les plus doux... vous rompez le silence , pour me faire mieux comprendre l'excès de votre amour.

M. DES MAZURES.

Vous y voilà parbleu , quand je vous aurois donné le sujet , il ne seroit pas mieux imaginé.

La Fausse Agnès,

LA COMTESSE.

Allons, commencez, mon Berger.

M. DES MAZURES.

M'y voici.

*Ah! Plaignez mon malheur, trop aimable Bergere;
Le loup m'a dérobé ma brebis la plus chere.*

LA COMTESSE.

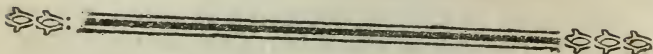
Ah, Berger!... Voilà mon mari!

M. DES MAZURES.

Le vilain Berger!

LA COMTESSE.

Il vient bien mal-à-propos. Que ne nous laissoit-il le tems de finir.



S C E N E V I I.

LE COMTE, LA COMTESSE;
M. DES MAZURES.LE COMTE *yvre.***C**omment morbleu! Monsieur des Mazures tête-à-tête avec ma femme!

M. DES MAZURES.

C'est que je lui donnois une petite leçon.

LE COMTE.

Une petite leçon! Têtebleu, ma femme n'a que faire de leçons; je la trouve assez savante, entendez-vous?

LA COMTESSE à *M. des Mazures.*

Laissez-le dire. Quand il est yvre, il est jaloux comme un tygre.

LE COMTE.

Écoutez, Madame la Comtesse; je vous aprens une chose que vous oubliez peut-être; c'est que vous êtes ma femme.

LA COMTESSE.

Vous m'en faites quelquefois souvenir, Monsieur le Comte.

LE COMTE.

J'ai encore un petit avis à vous donner; c'est que j'ai le malheur, moi qui vous parle, de ne pouvoir souffrir, ni les vers, ni ceux qui les font.

M. DES MAZURES.

Eh bien, Monsieur, on ne forcera pas votre goût là-dessus.

LE COMTE.

Ces Messieurs les Poètes se donnent des licences quelque-

fois ; & moi , je prens quelquesfois la liberté..... de les corriger.

M. DES MAZURES.

Il y a Poëtes & Poëtes , Monsieur le Comte ; & je ne fuis pas de ceux qu'on traite si cavalierement.

LA COMTESSE *Je mettant entr'eux deux.*

Eh , mon Dieu ! Ils vont se couper la gorge.

M. DES MAZURES.

Ne craignez rien , Madame ; j'ai de la prudence , & j'excuse le vin.

LE COMTE.

Ecoute , mon pauvre des Mazures , tu te crois le premier homme du monde ; mais je t'avertis charitablement que tu es un fat. *In vino veritas.*

M. DES MAZURES.

Au moins , si je ne me fâche pas , c'est pour l'amour de vous , Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Je vous en fuis obligé. Avalez cela tout doucement , je vous en tiendrai compte.

LE COMTE.

Oui , oui , avale , mon ami ; les Poëtes en avalent bien d'autres.

LA COMTESSE.

De grace , mon cher Comte , considérez que Monsieur des Mazures est un homme de condition.

M. DES MAZURES

Oui , Monsieur , vous vous nommez Monsieur le Comte ; & je puis me faire appeller Monsieur le Baron quand il me plaira.

LE COMTE.

Tu feras donc le Baron de la Grace.

M. DES MASURES.

Morbleu !... Je me fais bon gré d'être aussi sage que je le fuis.

LA COMTESSE.

De grace , souvenez-vous que Monsieur des Mazures est de vos amis.

LE COMTE.

Je m'en souviendrai quand il ne sera pas tant des vôtres : Comment , ventrebleu , tandis que je fais les honneurs de la table , & que je m'enivre de bonne foi , vous me quittez en tapinois pour venir coquetter avec ce buveur d'eau ?

LA COMTESSE.

Je vous jure que rien n'est plus innocent. Nous faisons un impromptu.

LE COMTE *frapant du pied & de la cane.*

Un impromptu, têtebleu! Madame la Comtesse, je veux que vous ne fassiez des impromptus qu'avec moi.

LA COMTESSE.

Hélas! je ne demanderois pas mieux; mais vous n'êtes pas Poète comme Monsieur des Mazures.

LE COMTE.

Qu'il aille faire des impromptu avec Angelique.

M. DES MAZURES.

Eh, le moyen? C'est une imbécile.

LE COMTE.

Tant mieux pour toi, mon ami; tu es plus bête qu'elle de vouloir qu'elle ait de l'esprit. Plût à Dieu que ma femme fût une sottie! Elle ne feroit pas si friande de l'impromptu.

S C E N E V I I I.

LA PRÉSIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE,
M. DES MASURES.

LA PRÉSIDENTE.

EH bien, quand tiendrons-nous notre siège, pour juger Mademoiselle Angelique.

LE COMTE.

Quand il vous plaira, ma chere Présidente. J'ai été à la buvette, & me voilà prêt à juger.

LA PRÉSIDENTE *à la Comtesse.*

Ah, bon Dieu! Qu'il est yvre!

LA COMTESSE.

Nous ne le savons que trop.

LE COMTE *à la Présidente.*

Je ferai toujours de votre avis, pourvû que vous foyez toujours du mien.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne m'engage point à cela; & je veux me conserver la liberté d'opiner, suivant les matieres qui se présentent.

LE COMTE.

Dirés-moi un peu, ma Princesse, où est votre benêt de mari?

LA PRÉSIDENTE.

Mon benêt de mari, Monsieur le Comte? Vous me permettez de vous dire que mon cher époux ne mérite point cette

cette épithète ridicule, & que les plus pures lumières de la raison & de l'équité, ne peuvent discerner en lui qu'un Magistrat très-accompl.

LE COMTE.

Voilà une fort belle phrase, Madame la Présidente; mais, avec tout cela, Monsieur votre cher époux est un fort vilain Monsieur.

LA PRESIDENTE.

Tel qu'il est, Monsieur, vous lui devez plus d'égards, & à moi plus de respect; & je vous déclare que, selon mon idée, Monsieur le Président vaut bien Monsieur le Comte.

M. DES MAZURES à la Présidente.

Bravé.

LE COMTE.

Oh! Doucement, ma Princesse. Je veux vous désabuser, & vous faire sentir la différence qu'il y a entre un Comte & un Président: Pour vous en convaincre, ma Reine, je vous propose gracieusement un tour de promenade dans le petit bois.

LA PRESIDENTE.

Dans le petit bois! Avec vous seul? Vous aurez la bonté de sçavoir, Monsieur le Comte, que je n'ai jamais de tête-à-tête qu'avec mon cher époux.

LE COMTE.

Oh bien, ma chere épouse n'est pas si scrupuleuse; car je viens de la trouver nez à nez avec Monsieur des Mazures.

LA COMTESSE.

Quel mal y a-t'il à cela? Monsieur des Mazures est un homme sans conséquence.

LE COMTE.

Morbleu, je me défie de ces hommes sans conséquence.

LA PRESIDENTE.

Vous avez tort: ses pensées sont si sublimes, si épurées; si dégagées de la matière, qu'il n'est jamais question avec lui, que de ce qui a rapport à l'esprit.

LE COMTE.

Madame la Comtesse aime beaucoup l'esprit, j'en demeure d'accord; mais fiez-vous en à moi, elle n'est point fâchée que....

LA COMTESSE.

Je n'oublierai point tous vos outrages, Monsieur, & vous m'en ferez raison quand vous aurez dormi.

LE COMTE.

Oui, oui, quand j'aurai dormi, je vous ferai raison. En attendant, Madame la Présidente va me faire raison de vous.

Moi ?

LE COMTE.

Vous-même.

LA PRÉSIDENTE.

Et à propos de quoi, s'il vous plaît ?

LE COMTE.

Vous me vengerez de l'activité de ma femme ; & moi je vous vengerai de l'indolence de votre mari.

LA PRÉSIDENTE.

En vérité, mes oreilles sont furieusement scandalisées de vos termes, tous mes sens se révoltent ; je frissonne depuis la tête jusqu'aux pieds ; & si vous continuez, je m'en vais m'évanouir.

LE COMTE.

A votre aise, ma Princesse. Voici un fauteuil. Il faut que je vous embrasse pour hâter l'évanouissement.

LA COMTESSE.

En ma présence ?

LA PRÉSIDENTE. (*Le Président paroît.*)

Ah ! quelle insulte ! Encore si ce n'étoit pas devant Madame la Comtesse !

S C E N E I X.

LE COMTE, LA COMTESSE, M. DES MASURES,
LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LE PRÉSIDENT.

Que vois-je ?

LA PRÉSIDENTE.

Ah, mon cher époux ! que vous venez à propos !

LE COMTE.

Très-mal à propos, au contraire. Qui diable vous demande ici ? Qu'y venez-vous faire ?

LE PRÉSIDENT.

Comment ce que j'y viens faire ! Embrasser ma chère épouse ?

LE COMTE.

Eh bien, embrassez la mienne.

M. DES MAZURES.

Voilà une voie d'accommodement.

LE PRESIDENT.

Morbleu, Monsieur, je n'entens point de raillerie là-dessus ; & je vous ferai voir que ce n'est pas à des gens comme nous qu'il faut vous jouer.

LE COMTE.

Eh si, vous jurez, Monsieur le Président ! Ah, qu'il vous sied mal d'être jaloux !

LE PRESIDENT.

Ventrebleu, cela me sied aussi-bien qu'à vous, Monsieur le Comte.

LE COMTE.

Il y a de la différence ; nous ne sommes pas patiens, nous autres gens d'épée ; mais un homme de robe doit se posséder, & voir tout sans sortir de sa gravité.

LE PRESIDENT.

Il n'y a point de gravité qui tienne contre des offenses de cette nature ; & j'en veux avoir raison.

LE COMTE.

Oh, volontiers, suivez-moi. Mais à propos, vous n'avez point d'épée. Prenez celle de Monsieur des Mazures ; aussi-bien ne s'en fert-il pas.

M. DES MAZURES *à la Comtesse.*

Je vous sacrifie toutes les insultes qu'il me fait.

LA COMTESSE.

Je m'en souviendrai.

LE PRESIDENT.

Ce n'est pas avec l'épée que je me bats, c'est avec la plume. Nous ferons des écritures, Monsieur le Comte. Nous ferons des écritures.

LE COMTE.

Et moi, je ferai tapage, Monsieur le Président, je ferai tapage, si vous m'échauffez les oreilles.

S C E N E X.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, M. DES MAZURES, LE BARON *jure*, LA BARONE.

LA BARONE.

Quel bruit ! quel tintamare ! Je crois, Dieu me pardonne, qu'on se querelle ici.

M. DES MAZURES.

C'est Monsieur le Comte qui fait des fiennes. Il m'a accommodé de toutes pièces, & le voila présentement après Monsieur le président. Ils en viendront à quelque extrémité, si on n'y met ordre.

LE BARON *yvre.*

Paix-là, de par tous les diables, Messieurs. Aparemment que Monsieur le Président est yvre.

LE PRÉSIDENT.

Moi ? Je n'ai presque bû que de l'eau.

LE BARON.

Allons, allons il y a du vin sur jeu. Mes amis, je suis ravi de vous avoir ici ; mais je vous avertis que je n'aime point les yvrognes. Je veux la paix & la sobriété dans ma maison. Point de scandale, Monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT.

La remontrance est merveilleuse.

LA COMTESSE *à la Barone.*

Je m'aperçois que Monsieur le Baron s'est aussi-bien accommodé que Monsieur le Comte.

LA BARONE.

Que je sache un peu le sujet de vos différends. J'ajusterai cela en quatre mots.

M. DES MAZURES.

Monsieur le Comte a voulu prendre des libertés avec Madame, & Monsieur son époux ne l'a pas trouvé bon.

LE BARON.

Il a tort ; Monsieur le Comte lui faisoit trop d'honneur ; & je soutiens....

LA BARONE *au Président.*

Si vous m'en croyez, au lieu de vous fâcher....

LE BARON.

Paix, Madame la Barone ; quand je parle, c'est à vous à vous taire. Je suis le maître chez moi. Qu'il ne vous arrive plus de m'interrompre.

LA COMTESSE *à la Barone.*

Aparemment que Monsieur le Baron n'a pas meilleur vin que mon mari.

LA BARONE.

Quand il est yvre, je ne puis plus le gouverner.

LE BARON.

Je disois donc.... mais non, je ne disois pas.... pardonnez-moi, je disois... De quoi parlions-nous ?

LE BARON *sic*

De la querelle de Monsieur le Comte & de Monsieur le Président.

LE BARON.

Ah, oui, cela est fort judicieusement pensé, fort subtilement remarqué, Madame la Barone. Or est-il que Monsieur le Comte est noble; par conséquent il est en droit de caresser Madame la Présidente.

LE PRESIDENT.

De la caresser ?

LE BARON.

Oui, & à votre barbe, Monsieur le Président.

LE COMTE.

Viens que je t'embrasse, mon vieux Baron, tu es le dernier des Romains.

LE BARON.

Franchement, j'ai de la vertu; mais parlons d'affaire sérieuse.

LE COMTE.

Volontiers; je suis en état de te donner de bons conseils.

LE BARON.

Ne trouve-tu pas que ma fille a plus d'esprit que ce vilain Monsieur des Mazures.

LE COMTE.

Affurément. Ne la donne point à cet animal-là.

M. DES MAZURES.

Vous voyez comme ils me traitent, ma cousine.

LA BARONE.

Ils sont yvres; cela excuse tout.

LE COMTE.

Écoute-moi attentivement. Mon avis seroit...

LE BARON.

On ne peut pas raisonner plus juste, & ce que tu dis est sans réplique; car l'expérience nous apprend... qu'il n'y a rien de si naturel... que d'embrasser une Présidente.

LA PRESIDENTE.

Bon, j'avois bien affaire là, moi.

LE BARON.

Et comme tu le dis fort à propos, puisque Monsieur des Mazures est un poète, il faut le faire déguerpir.

LE COMTE.

Ou le jeter par les fenêtres: voilà mon avis.

LE BARON.

Je te remercie. J'en profiterai. Allons boire là-dessus!

LE COMTE.

Taupe.

(Ils sortent en se tenant embrassés & en chancelant.)

S C E N E X I.

LA COMTESSE, LA BARONE, LE PRESIDENT, LA
PRESIDENTE, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES.

Ils vont s'achever de peindre, & je ne ferai pas en fureté.
LA BARONE.

Ne craignez rien, les Dames vous prennent sous leur fau-
ve-garde. D'ailleurs, je vous répons que dans une heure, ils
auront plus envie de dormir, que de se battre. Profitons du
repos qu'ils nous laissent, pour examiner qui a tort de vous
ou de moi, au sujet d'Angelique.

M. DES MAZURES.

Quoi, ma cousine, vous y revenez? Vous osez encore me
soutenir qu'elle a de l'esprit? Ou plutôt, vous n'avouez pas
de bonne foi qu'elle n'est qu'une bête?

LA BARONE.

Allez, vous devriez mourir de honte du mauvais goût ou
du mauvais cœur que vous faites paroître.

M. DES MAZURES.

Ne nous emportons point, Madame la Barone; si je vou-
lois vous dire tout ce que je fais, je me justifierois aisément
à vos dépens; mais je veux vous épargner cette confusion,
& je laisse à vos amis & aux miens, le soin de nous rendre
justice

LA BARONE.

Voici ma fille; retirons nous, mon cousin, & laissons aux
Juges le loisir d'examiner le procès, & de prononcer.

S C E N E X I I.

LE PRESIDENT, (*il est assis entr'elles deux.*) LA
PRESIDENTE, LA COMTESSE, ANGELIQUE.

*Angelique entre d'un air grave, en faisant de profondes
& très gracieuses révérences au Président, à la Pré-
sidente & à la Comtesse.*

OH, oh, Ce n'est point là l'abord d'une imbécile.

LA COMTESSE *au Président.*

Ni d'une personne aussi maussade qu'on nous l'a dépeinte.

LA PRESIDENTE.

Au contraire, elle a tout-à-fait bon air ; écoutons ce qu'elle va dire.

ANGELIQUE.

On m'ordonne de comparoître devant mes Juges, & j'obéis avec soumission.

LE PRESIDENT.

Comment donc ? Mais voilà un début dont je suis très-content.

LA PRESIDENTE.

Et moi, je vous assure aussi.

LA COMTESSE.

J'en augure très-bien.

ANGELIQUE.

Vous êtes ici, Monsieur & Mesdames, pour porter un jugement sur mon esprit ?

LE PRESIDENT.

Oui, nous nous y sommes engagés.

ANGELIQUE.

L'entreprise est un peu hardie, Monsieur le Président. Vous dont la profession est de juger, ne sentez-vous pas qu'elle est bien scabreuse, & qu'elle expose à d'étranges bévues ?

LE PRESIDENT *à la Comtesse.*

Voilà une question qui m'embarrasse & me surprend.

ANGELIQUE.

Et vous, Mesdames, vous qui voulez aussi juger des autres, parlez en conséquence, pourriez-vous bien juger de vous-même ?

LA PRESIDENTE *à la Comtesse.*

Quelle innocente ! Qu'en dites-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Que jamais idiote ne fit une pareille apostrophe.

ANGELIQUE.

Vous voulez juger de moi ! Mais pour juger sagement, il faut une grande étendue de connoissance ; encore est-il bien douteux qu'il y en ait de certaines.

LE PRESIDENT *à la Comtesse.*

Je tombe de mon haut.

LA COMTESSE.

Et moi des nues.

ANGELIQUE.

Avant donc que vous entrepreniez de prononcer sur mon

sujet, je demande préalablement que vous examiniez avec moi nos connoissances en général, les degrés de ces connoissances, leur étendue, leur réalité: que nous convenions de ce que c'est que la vérité, & si la vérité se trouve effectivement. Après quoi nous traiterons des propositions universelles, des maximes, des propositions frivoles, & de la foiblesse ou de la solidité de nos lumieres.

LE PRESIDENT.

Je ne sai plus ou j'en suis. Est-ce que je rêve ?

LA PRESIDENTE.

Je suis effrayée de son esprit.

LA COMTESSE.

C'est un prodige.

ANGELIQUE.

Quelques personnes tiennent pour vérité, que l'homme naît avec certains principes innés, certaines notions primitives, certains caractères qui sont comme gravés dans son esprit, dès le premier instant de son existence. Pour moi, j'ai long-tems examiné ce sentiment, & j'entreprends de le combattre, de le réfuter, de l'anéantir, si vous avez la patience de m'écouter.

LE PRESIDENT.

Mademoiselle, dispensez-vous de cette discussion. Nous sommes convaincus de la foiblesse de nos connoissances, & déjà presque persuadés de l'étendue des vôtres. Tout se réduit à un point fort simple; sçavoir, si vous avez de l'esprit, ou si vous n'en avez pas.

ANGELIQUE.

He! comment le connoîtrez-vous? Définissez-moi l'esprit, premierement: & si je suis contente de votre définition, je verrai si vous êtes capables de juger si j'ai de l'esprit, ou si je n'en ai pas. Car il ne suffit pas de dire des mots, il faut leur attacher des idées, & convenir de celles qui leur sont propres: mais c'est ce que la plûpart des hommes négligent. De-là procède la témérité, la fausseté de leurs jugemens. Ils aprennent les mots, à la vérité, mais ignorant les vraies idées avec lesquelles ces mots ont leur liaison, ils forment des sons vuides de sens, & parlent comme des perroquets. Quoi! Vous me regardez tous trois sans rien dire?..... Qu'avez-vous à me répondre?

LE PRESIDENT.

Qu'il faut que Monsieur des Mazures ait perdu l'esprit; puis qu'il ose dire que vous êtes une bête.

LA COMTESSE.

Je le croyois un grand homme; mais me voilà bien défabusée.

LA

LA PRESIDENTE.

Pour moi, je suis si saisie d'étonnement, que peu s'en faut que je ne m'évanouisse encore.

LE PRESIDENT.

Je vous suivrai de près ma chere épouse; car j'avoue que je suis si frappé, que je ne me possède plus.

ANGELIQUE.

Peu de chose vous étonne, à ce que je vois... Mais si je vous disois....

LA PRESIDENTE.

Ma belle Demoiselle, passons sur ces matières sublimes; & dites-nous tout simplement....

ANGELIQUE.

Que voulez-vous que je vous dise? Me laisserai-je juger par des gens qui n'ont point de Logique: qui ne peuvent faire la distinction des idées réelles & chimériques, des idées complètes & incomplètes, des vraies & des fausses idées, de la liaison des idées?

LE PRESIDENT.

Ayez la bonté de considérer....

ANGELIQUE.

Oui, je le veux bien: considérons d'abord ce que c'est que l'esprit; cela pourra nous conduire à des raisonnemens justes sur la mémoire, sur le jugement & sur la raison. Ensuite nous nous convaincrons par des applications judicieuses, & par des exemples célèbres, que les uns ont beaucoup de mémoire, & n'ont point de jugement; que les autres ont du jugement, & n'ont point de mémoire; & qu'une troisième espèce très-commune de nos jours, brille infiniment par l'esprit, sans avoir une once de raison, ni de jugement. Je connois des Auteurs très-fameux qui sont de cette espèce, & qui le prouvent tous les jours par leurs ouvrages, & encore mieux par leurs actions.

LE PRESIDENT.

Il ne s'agit pas....

ANGELIQUE.

Je vous recuse pour mes Juges, à moins que vous n'en sachiez dans tous ces détails.

LE PRESIDENT.

Ils ne sont point nécessaires pour le fait dont il est question; & je prononce, sans aller aux voix, que vous avez infiniment d'esprit, & que vous êtes très-savante.

LA PRESIDENTE.

Je prononce de même.

LA COMTESSE.

Et moi je le soutiendrai contre toute la terre.

ANGELIQUE.

Vous m'accordez l'esprit, vous m'accordez la science !
C'est me faire bien de l'honneur. Mais je serois bien plus
flattée, si vous m'accordiez le jugement & la raison. Heu-
reuses & rares qualités !

LA PRESIDENTE.

Vous les avez aussi, nous n'en doutons pas.

ANGELIQUE.

Dites que je les avois, mais que je les ai perdues.

LA COMTESSE.

Cela ne nous paroît point.

ANGELIQUE.

Vous ne vous en apercevrez peut-être que trop tôt. Si
vous me voyiez dans mes noires vapeurs....

(Elle se met à rêver.)

LA COMTESSE.

Oh, oh ! La voilà tombée dans une profonde rêverie !
Pourroit-on sçavoir, Mademoiselle, à quoi vous pensez si
férieusement ?

ANGELIQUE *feignant de sortir de sa rêverie.*

Ne pourrois-je point, tandis que je suis seule, me fixer
à l'un de ces deux différens systèmes de la Phisique moderne ?

LA PRESIDENTE.

Tandis qu'elle est seule ?

LA COMTESSE.

Il y a du dérangement dans cet esprit-à.

ANGELIQUE.

J'aime les tourbillons, mais j'ai peine à résister à l'attrac-
tion. Descartes me ravit, & Neuton m'entraîne.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, laissez ces matieres abstraites, & songez
que nous sommes avec vous.

ANGELIQUE *feignant de la surprise.*

Ah ! C'est vous, Madame la Comtesse ? Vous venez à
propos pour me déterminer, & je suivrai votre avis. Le
système des tourbillons vous paroît-il préférable à celui de
l'attraction ?

LA COMTESSE.

Oh ! Je suis furieusement pour l'attraction. J'aime tout
ce qui attire.

ANGELIQUE.

Je m'en étois doutée. Et Madame la Présidente ?

LA PRESIDENTE.

Pour moi, je me jette à corps perdu dans les tourbil-

ions. (*au Président.*) Je ne fai ce que je dis , mais il faut lui répondre.

LA COMTESSE.

Vous faites bien. Je me trompe fort si cette aimable fille n'extravague pas de tems en tems.

LA PRESIDENTE.

Je crois qu'à force d'étudier , elle s'est brouillé la cervelle.

ANGELIQUE *après avoir rêvé.*

Non , je ne reviens point de ma surprise & de mon indignation.

LA PRESIDENTE *à la Comtesse.*

Voici quelqu'autre idée qui lui passe par la tete.

ANGELIQUE.

La bile me domine ; j'entre en fureur.

LA PRESIDENTE.

Ah , bon Dieu ! prenons garde à nous.

ANGELIQUE.

Oui , je deviens furieuse , lorsque je pense qu'un original comme des Mazures , ose se flatter d'effacer de mon cœur le digne objet de mon estime & de mon amour. Écoutez tous le serment que je fais. Je jure par le Stix , que s'il ne se désiste pas de sa prétention , il ne mourra jamais que de ma main.

LA COMTESSE.

Sa cervelle s'échauffe. Je crois qu'il est tems de nous retirer.

ANGELIQUE.

Me traiter d'idiote , d'imbécile , d'ignorante ! Ah , ah ah , cela me fait rire. *Elle rit à gorge déployée.*

LE PRESIDENT *à la Présidente.*

Voici une autre tranfition.

LA COMTESSE.

Je vois bien qu'elle a des accès de folie.

ANGELIQUE.

Il dit que je suis gauche. Prenez garde à ces révérences. *(Elle fait des révérences de très-bonne grace.)* Que je marche mal. Voyez de quel air j'entre dans une chambre ; avec quelle grace je m'y prens. *(Elle chante & danse seule.)* Allons , Monsieur le Président , un petit menuet avec moi.

LE PRESIDENT.

Excusez-moi , Mademoiselle , je ne danse jamais.

ANGELIQUE.

Vous ne dansez jamais ? Oh , parbleu , nous danserons ensemble.

LA PRESIDENTE. *au Président.*

Dansez bien ou mal; il ne faut pas l'irriter.

ANGELIQUE *chante, & de tems en tems s'interrompt
pour parler au Président.*

Allons gai, Monsieur le Président. Tenez-vous droit, Monsieur le Président. Tournez donc. En cadence, Monsieur le Président, en cadence. Ah, que la Justice a mauvaise grace!

SCENE XIII.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE;
ANGELIQUE, LA BARONE, M. DES MAZURES.

LA BARONE.

QUE vois-je? Monsieur le Président qui danse avec ma fille?

LE PRESIDENT.

Au moins c'est elle qui l'a voulu.

LA BARONE.

Êtes-vous folle, ma fille, de faire danser un grave Magistrat?

M. DES MAZURES.

Il ne nous manque plus ici qu'un Médecin; la fête seroit complete.

LA BARONE.

Angelique! Que veut dire ceci?

LA PRESIDENTE.

Ne la tourmentez pas, Madame.

LA BARONE.

Comment, que je ne la tourmente pas?

LA COMTESSE.

Non vraiment. Ne voyez-vous pas qu'elle est dans ses vapeurs?

LA BARONE.

Dans ses vapeurs? Je ne lui connois point cette maladie-là.

LE PRESIDENT *à la Barone.*

Il n'est plus possible de la cacher; cela est trop fort.

LA BARONE.

Vous vous moquez de moi.

M. DES MAZURES.

Mademoiselle a des vapeurs! Voilà une perfection dont je ne m'étois pas aperçu.

LA BARONE.

Finissons ce badinage, je vous prie, & venons au fait. Avez-vous entretenu ma fille, & la trouvez-vous une idiote.

LE PRESIDENT.

Une idiote? Demandez à Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Interrogez Madame la Présidente.

LA PRESIDENTE.

C'est à mon cher époux à parler le premier.

LA BARONE.

Vos cérémonies me tuent. Faut-il tant de façons pour dire un oui ou un non?

M. DES MAZURES.

Ne voyez-vous pas, Madame, qu'on n'ose vous faire rougir, en vous avouant la vérité!

LE PRESIDENT.

Si nous disons la vérité, Monsieur des Mazures, ce sera vous qui rougirez assurément.

M. DES MAZURES.

Moi je rougirai?

LE PRESIDENT.

Oui, vous devriez faire amende honorable à Mademoiselle Angelique; car je prononce qu'elle a tout l'esprit qu'on peut avoir.

LA PRESIDENTE.

C'est un prodige de science.

LA COMTESSE.

Sa science, & son esprit sont ornés de toutes les graces qu'on admire dans les personnes les plus charmantes. Paris & la Cour ne peuvent rien offrir de plus parfait.

LA BARONE.

Eh bien, Monsieur des Mazures?

M. DES MAZURES.

Bon, bon! Ne voyez-vous pas qu'on se moque de vous.

LE PRESIDENT.

Nous moquer de Madame? Nous avons trop de respect pour elle.

M. DES MAZURES.

Vous la flattez donc?

LA COMTESSE.

Nous disons la pure vérité; & il est étonnant, Monsieur des Mazures, qu'avec tout l'esprit que vous avez, vous

ayez pris le change à ce point-là. Mademoiselle est une fille accomplie.

M. DES MAZURES.

Oh ! vous me feriez devenir fou. Je fais bien ce que j'ai vû, je fais bien ce que j'ai entendu ; je ne révois point, & je ne rêve point encore.

LA BARONE.

Voilà une opiniâtreté que je ne puis plus soutenir. Allez, Monsieur, vous ne méritez pas l'estime que j'avois pour vous, & je commence à me repentir....

M. DES MAZURES.

Oui, oui, fâchez-vous, fâchez-vous. Je ne suis point dupe, je vous en avertis : Vous avez beau vous entendre tous tant que vous êtes, on ne m'en donne point à garder.

LA BARONE.

Oh, C'est pousser ma patience à bout.

M. DES MAZURES.

J'en suis fâché... Mais la petite Babet...

LA BARONE.

Quoi, la petite Babet ?

M. DES MAZURES.

Ah, ah, ceci vous étonne ! La petite Babet n'est pas une idiote, elle. Je vous la donne pour la plus fine peste qu'il y ait au monde.

LA BARONE.

Qu'a de commun Babet avec Angelique.

M. DES MAZURES.

Vous feignez de ne me pas entendre. Mais il ne falloit pas parler devant Babet. Il n'y a plus d'enfant, je vous en avertis.

LA BARONE.

Je veux mourir, si je fais ce qu'il me veut dire ; mais puisque vous ne voulez croire ni Monsieur le Président, ni ces Dames, ni moi, nous avons ici le moyen de vous confondre. Approchez, Angelique ; il n'est plus question de garder le silence ; voyons si vous êtes une bête.

ANGELIQUE.

Hélas ! Je ne fais plus ce que je fais.

LA BARONE.

Comment donc ? Parlez, parlez ; faut-il tant presser une fille de parler ?

ANGELIQUE.

Que vous dirai-je. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis au désespoir.

LA BARONE.

Au désespoir ? Et pourquoi ?

ANGELIQUE

Je suis dans une tristesse, dans une mélancolie qui m'arrache des larmes. (*Elle pleure.*)

LA BARONE.

Eh, mon Dieu ! Qu'a-t'elle donc ?

LE PRESIDENT.

Elle rentre dans ses vapeurs.

LA BARONE.

Vous vous moquez de moi, avec vos vapeurs.

ANGELIQUE.

Oui, quand je vois ce Monsieur des Mazures, je le trouve si plaisant, si original, si comique, que je ne puis m'empêcher de rire. Ah, ah, ah. (*Elle rit démesurément.*)

LA BARONE.

O Ciel ! Est-ce que l'amour lui auroit tourné l'esprit ?

ANGELIQUE *prenant M des Mazures par la main.*
Ne vous désespérez pas, mon cher Leandre.

M. DES MAZURES.

Moi, Leandre !

ANGELIQUE.

Ne vous désespérez pas, vous dis-je. Il lève les yeux au Ciel ! La rage est peinte sur son visage ! Que va-t'il faire ! Il tire son épée ! Il veut se percer le cœur ! ah, cruel ! Ah, barbare ! Perce donc le mien avant que de te priver du jour. Oui, je veux expirer sous tes coups.

(*Monsieur des Mazures fuit d'un autre côté & elle court après lui.*)

Mais l'ingrat me fuit, il m'échape pour exécuter son dessein tragique. Non, non, je ne t'en donnerai pas le loisir, je te suivrai par tout. j'arrêterai ton bras, ou ton bras nous assassinera l'un & l'autre. Veux-tu que je vive après toi, pour me livrer à des Mazures ? Non, donne-moi cette épée, dont tu veux te servir pour me priver de ce que j'aime.

(*Elle arrache l'épée de Monsieur des Mazures.*)

J'en veux faire un meilleur usage, & je vais percer le cœur de ton rival.

(*Elle court après le Président qui fuit devant elle.*)

LE PRESIDENT.

Arrêtez, Mademoiselle, vous me prenez pour un autre ; je ne suis point le rival de Léandre ; je suis un grave Magistrat, un Président de l'Élection.

(*Angelique le laisse, & va se jeter dans un fauteuil toute hors d'haleine.*)

LA PRESIDENTE.

Ah ! mon cher époux, êtes-vous mort ?

Je crois que non, ma chere épouse; mais je n'en vauz guère mieux.

M. DES MAZURES.

Parbleu, j'allois faire un beau mariage! épouser une bête enragée. Je vous baise les mains, Madame la Barone.

LA BARONE.

Hélas! mon cousin, attendez un moment, que nous voyons ce que ceci deviendra.

M. DES MAZURES.

Je suis votre valet. Si elle m'alloit reconnoître?

LA BARONE.

Eh bien, tâchez de lui ôter votre épée.

M. DES MAZURES.

Dieu m'en préserve. Je lui en fais présent du meilleur de mon cœur.

LA BARONE.

Ma fille, ma chere Angelique, rapellez vos sens, reconnoissez-moi.

ANGELIQUE *jette l'épée; que M. des Mazures prend au plus vite, & elle feint de revenir à elle-même.*

Ah, mon cher pere, mon cher pere!

LA BARONE.

Hélas! Elle me prend pour Monsieur le Baron.

ANGELIQUE *se jettant aux genoux de sa mere.*

En quel état me réduisez-vous! Ayez pitié de ma foiblesse. Je ne vous l'ai point cachée. Mes larmes & mes soupirs vous en avoient instruit, avant que ma bouche vous l'eût confirmée; mais vous m'avez abandonnée à l'autorité d'une mere inflexible, qui veut que sa volonté régle les mouvemens de mon cœur, & qui m'arrache au plus aimable de tous les hommes, pour me sacrifier à l'objet de mon averfion. (*Elle se lève.*) Je ne puis vous toucher, vous voulez tous deux ma mort; il faut vous satisfaire. Allons, marche à moi. A la guerre, morbleu, à la guerre. Pa ta pa ta pon, brrbr pon. Aux armes, aux armes. (*Elle chante.*) Aux armes, camarades.

LA BARONE *l'arrêtant.*

Ah quel égarement! Ma chere fille, ouvre les yeux, reconnois ta mere. L'état où je te vois, ranime toute la tendresse que j'ai eue pour toi. Malheureuse que je suis! C'est moi qui ai causé son extravagance.

M. DES MAZURES.

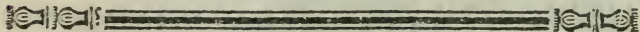
Dites-moi, Madame, ces accès-là lui prennent-ils souvent?

LE PRÉSIDENT.

Nous nous étions aperçus de sa maladie.

LA BARONE.

Pour moi , je vous jure que voilà la première fois que je l'ai vûe en cet état. Apparemment que c'est l'aversion dont elle s'est prise pour mon cousin , qui lui a tourné la cervelle.



S C E N E X I V.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE.
ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES,
L'OLIVE.

L'OLIVE.

NE pourrez-vous point me dire , par aventure , où je pourrais trouver l'original que je cherche ?

M. DES MAZURES.

Et qui est cet original , mon ami ?

L'OLIVE.

Pargué c'est vous-même :

M. DES MAZURES.

Insolent , sans le respect que j'ai pour la compagnie , je t'apprendrais à parler. Je t'en dois aussi-bien qu'à ton camarade.

L'OLIVE.

Eh , morgué ne vous fâchez pas , je vous apporte un petit billet doux qui vous divertira peut-être.

M. DES MAZURES.

Un billet doux ? Et de qui est-il ?

L'OLIVE.

D'un biau Monsieur tout galonné que je ne connois point , & qui est entré par la petite porte du jardin. Il s'en est venu tout fin droit à moi. Bon jour , mon ami , ce m'a-t'il dit , connois-tu bien Monsieur des Mazures ? Et pargué oui , ce l'y ai-je fait , je ne le connois que trop. Est-il encore au Chastiau , ce m'a-t'il dit ? Oui , ce l'y ai-je fait , dont Mademoiselle Angélique est bian fâchée. Oh , j'en suis bian aise , moi , ce m'a-t'il fait , & je l'en délivrerai. Tian , porte-l'y ce billet de ma part , & vela de quoi boire. Par la ventrebille , je n'ai été ni fou ni étourdi , j'ai pris bravement deux louis d'or qu'il a boutés dans ma main , & vela son billet que je boute dans la votre.

L

LA BARONE.

Je soupçonne d'où il vient. Lisez haut, je vous prie.

M. DES MAZURES *lit en tremblant.*

Avant que vous épousiez Angelique, je suis curieux de sçavoir si vous le méritez mieux que moi. Je vous attends dans le petit bois pour décider cette affaire. Venez m'y trouver au plus vite, sinon j'irai vous chercher, fussiez-vous au fond des enfers. LEANDRE.

LA COMTESSE.

Voilà une affaire sérieuse, & je me persuade que vous vous en tirerez galamment.

M. DES MAZURES.

Très-galamment, je vous jure. Mon ami, va-t'en dire à celui qui t'a chargé de ce billet, que nous ne nous battons point pour sçavoir à qui Angelique demeurera, & que je la lui cède de tout mon cœur. (*L'Olive sort*) Moi m'aller battre pour une folle ! Je n'ai point de gorge à couper pour elle.

LA BARONE.

Si bien donc, Monsieur, que vous rompez les engagements que nous avions ensemble ?

M. DES MAZURES.

Très-solemnellement. Ce Monsieur & ces Dames seront témoins que je vous rends votre parole. Rendez-moi la mienne.

LA BARONE.

Volontiers, je vous jure, & je voudrois ne l'avoir jamais reçue.

ANGELIQUE *se levant brusquement, ce qui effraye M. des Mazures & le Président.*

Parlez-vous sérieusement, Madame !

LA BARONE,

Ah, elle me reconnoît ! Oui, ma chere fille, du plus profond de mon cœur.

ANGELIQUE.

Me promettez-vous aussi devant la compagnie, de ne plus vous oposer à mon mariage avec Leandre ?

LA BARONE.

Que le Ciel me punisse si j'y aporte le moindre obstacle.

ANGELIQUE.

J'embrasse vos genoux pour vous remercier de cette grace, & pour vous demander mille pardons des allarmes que je vous ai causées. Grace au Ciel, je ne suis ni bête ni folle.

LE PRESIDENT.

Oh, oh, voici bien un autre incident !

ANGELIQUE.

Mais j'ai affecté de le paroître pour dégouter de moi Monsieur des Mazures. Pardonnez à l'amour, l'arifice qu'il m'a suggéré, & dont je me suis servie avec tant de succès.

M. DES MAZURES.

Ce n'est plus une bête qui parle.

LA PRÉSIDENTE.

Ni une folle non plus, sur ma parole.

M. DES MAZURES.

Je croi, Dieu me le pardonne, qu'elle a de l'esprit par accès.

LA BARONE.

Quoi, ma fille, est-il bien possible que vous ayez pû vous contrefaire à ce point ?

ANGELIQUE.

Je n'en rougis que par raport à vous. Quelque légitime que soit mon objet, je suis coupable puisque je vous ai trompée. Ce n'a pas été sans répugnance; mais il falloit m'y résoudre, ou perdre Leandre. Ma passion pour lui, & mon aversion pour Monsieur, l'ont emporté sur le respect que je vous dois. Blâmez-moi, punissez-moi, je souffrirai tout sans me plaindre; trop heureuse si ma soumission vous touche, & vous engage à combler mes vœux !

LA BARONE.

Et moi trop heureuse de n'avoir eu qu'une fausse allarme sur votre sujet! Je vous confirme la parole que je vous ai donnée de ne me plus opposer à vos inclinations. Vous voyez à présent, Monsieur, si ma fille est une sotte.

M. DES MAZURES.

J'enrage de l'avoir cru. C'est moi qui suis le sot présentement.

LA BARONE.

Où est ce Léandre dont il s'agit ?

ANGELIQUE.

Je crois qu'il est allé se jeter aux genoux de mon pere.

S C E N E X V.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE;
ANGELIQUE, LA BARONE, M. DES MAZURES.
LE BARON & LE COMTE *yves*.

LE COMTE.

J E suis très-content de ce garçon-là, & je veux qu'il soit ton gendre.

LE BARON.

Oui, corbleu, il le fera, puisque je lui ai donné ma parole.

LE COMTE.

C'est le fils d'un de mes meilleurs amis, & je te le recommande.

LE BARON.

C'est une affaire faite. Monsieur des Mazures, votre ferviteur. Je suis bien aise de vous voir. Quand vous en retournez-vous.

M. DES MAZURES.

Tout au plutôt, je vous jure.

LE COMTE.

Et vous ferez bien; car nous venons de voir un jeune Gentilhomme à qui votre présence à l'honneur de déplaire autant qu'à moi. Je vous conseille de lui céder la place de bonne grace, sinon il vous prépare un impromptu qui ne vous plaira pas, je vous en avertis.

M. DES MAZURES.

Je vous promets que nous n'aurons point de différend.

LE BARON.

Ma fille, écoutez-bien ce que je vais vous dire. Je vous défens d'épouser Monsieur des Mazures, & point de réplique, s'il vous plaît.

ANGELIQUE.

Je ne répondrai que pour vous assurer que j'observerai votre défense.

LE BARON.

Bien répondu. Je vous ai choisi un autre mari, que je vous commande d'épouser dès ce soir.

ANGELIQUE.

Hélas! tout ce qui vous plaira, mon cher pere.

LA BARONE.

Oseroit-on vous demander qui est cet autre mari, dont vous avez fait choix pour elle.

LE BARON.

C'est un garçon fort noble, fort riche, bien bâti, de bonne mine, de beaucoup d'esprit... qui s'appelle Nicolas.

LA BARONE.

Nicolas? Mon garçon Jardinier? Voilà un beau projet!

LE COMTE.

C'est pourtant lui-même. Oui, Madame; Nicolas, autrement dit, Léandre.

LA BARONE.

Nicolas, autrement dit Léandre? Ils sont encore si ivres, qu'ils ne savent ce qu'ils disent.

LE BARON.

Mon Dieu, nous nous entendons fort bien, Madame la Barone. Léandre & Nicolas, c'est comme qui dirait..... blanc bonnet, & bonnet blanc.

LA BARONE.

Je ne comprends rien à tout ce galimathias.

LE COMTE.

Tenez, voici un jeune homme qui va vous l'expliquer:

SCENE DERNIERE.

LE PRESIDENT, LA PRÉSIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, LE BARON, LA BARONE, M. DES MAZURES, LEANDRE *en habit de Cavalier*, L'OLIVE *en habit de Valet-de-Chambre*, BABET.

LE BARON.

A Prochez, mon gendre, aprochez.

LA BARONE.

Que vois-je? En effet, si je ne me trompe, c'est Nicolas en habit de Cavalier.

L'OLIVE.

Et voilà Maître Pierre en habit de Valet-de-Chambre, fort à votre service.

LA BARONE *à part*.

Je crève de honte & de dépit, mais je n'oserois le témoigner.

LEANDRE.

Vous voyez, Madame, que l'amour cause ici bien des métamorphoses. Il a transformé Angelique en idiote; il a fait de moi un garçon jardinier, & il nous rend nos formes naturelles.

LA BARONÉ.

Comme ils m'ont trompée!

LE BARON.

Je le leur pardonne pour l'invention.

LA BARONE.

Je ne m'étonne plus, Monsieur Nicolas, si vous étiez si fort prévenu contre mon cousin.

LEANDRE.

Daignez excuser mon déguisement, Madame, & confirmer la cession que me fait Monsieur des Mazures.

La Fausse Agnès.

LA BARONÈ.

Je l'ai confirmée avec serment ; ainsi je ne puis plus m'en dédire , quand même je le voudrois. Soyez mon gendre , puis qu'il faut que j'en passe par-là.

LE BARON.

Eh bien , ma fille , vous voyez que je suis le maître , & je vous ordonne d'accepter Léandre pour votre mari , sous peine de ma malédiction.

ANGELIQUE,

Je vous proteste , mon pere , que je suis trop scrupuleuse pour m'exposer à ce malheur. J'obéirai quand il vous plaira.

LE COMTE.

Allons , mes enfans , de par Monsieur le Baron de Vieux-bois , il vous est enjoint de vous donner la main.

LA COMTESSE.

Ils ont employé tant d'adresse & d'esprit pour être heureux , qu'en vérité ils méritent de l'être.

LA PRÉSIDENTE.

Je suis de votre avis.

LE PRÉSIDENT.

Et je leur fais mon très sincère compliment.

BABET.

Monsieur des Mazures , je vous prie de vous souvenir que vous avez promis de m'épouser dans deux ans.

M. DES MAZURES.

Ah ! Petite masque , vous m'en avez donné aussi à garder.

BABET.

Trouvez-vous que j'aye assez d'esprit pour être votre femme ?

M. DES MAZURES.

Morbleu vous n'en avez que trop.

*Je sors de mon erreur extrême ;
Ce qui m'arrive ici me tient lieu de sermon ;
Et je soutiens en changeant de système ,
Que femme bel esprit , est pire qu'un démon.*

F I N.







a39003



009724666b

